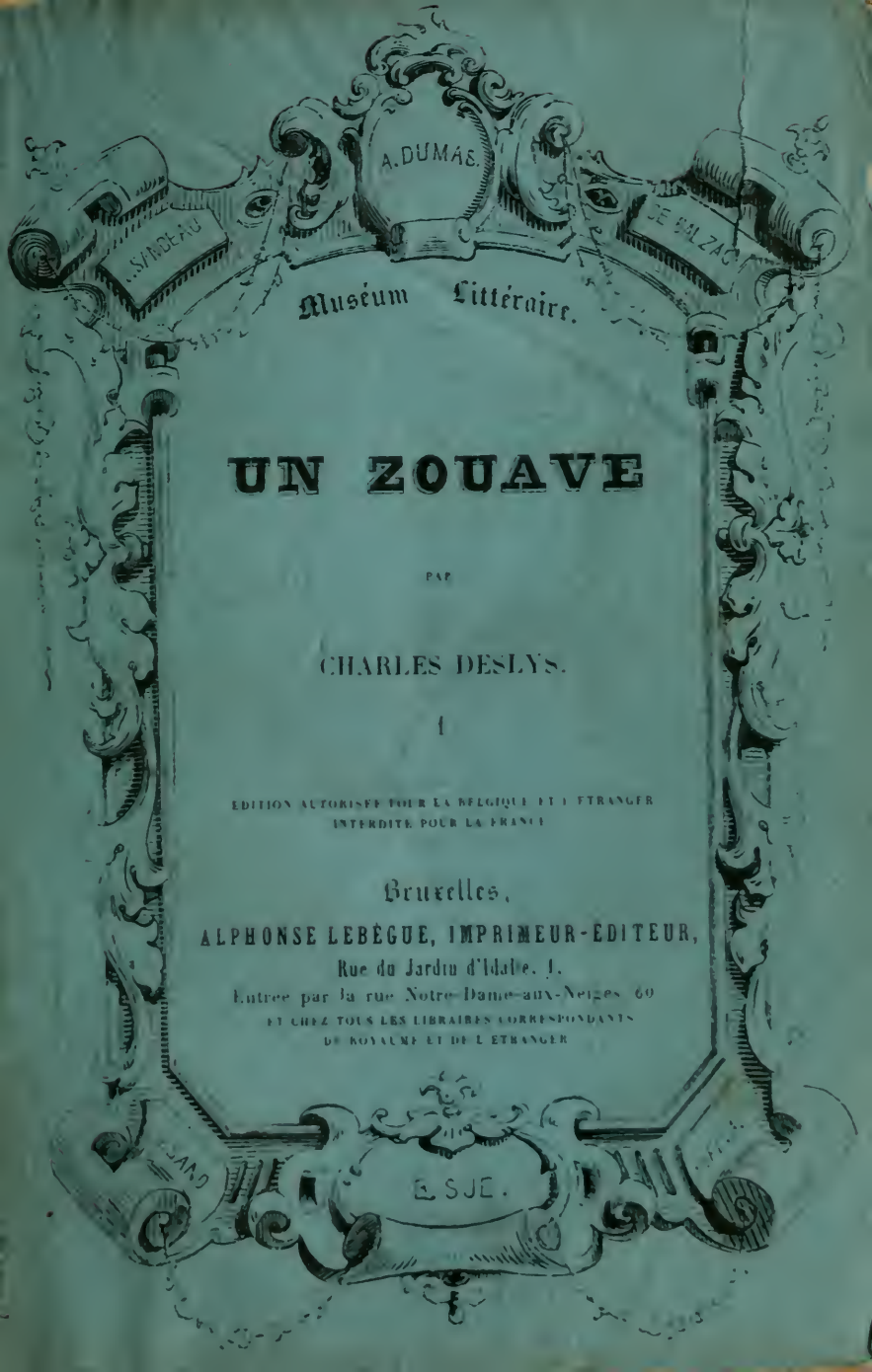
A. DUMAS.
DE BALZAC
Muséum Littéraire.
UN ZOUAVE
PAR
CHARLES DESLYS.
I
EDITION AUTORISÉE POUR LA BELGIQUE ET L'ÉTRANGER
INTERDITE POUR LA FRANCE
Bruxelles,
ALPHONSE LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,
Rue du Jardin d'Idalie, 1.
Entrée par la rue Notre-Dame-aux-Neiges 60
ET CHEZ TOUS LES LIBRAIRES CORRESPONDANTS
DU ROYAUME ET DE L'ÉTRANGER
E. SUE.

Lebegue
014a
Sablé

UN ZOUAVE.

BRUXELLES,
ALPHONSE LEBÈGUE, IMPRIMEUR,
RUE DES JARDINS D'IDALIE, 1.

UN ZOUAVE

PAR

CHARLES DESLYS.

1

Édition autorisée pour la Belgique et l'Étranger,
interdite pour la France.

BRUXELLES,

ALPHONSE LEBÈGUE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

RUE DU JARDIN D'IDALIE, 1.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/unzouave01desl

I

— Saint-Martin-sous-Bois. —

C'était le 24 février 1814.

Le canon russe grondait depuis le matin autour de Sens, la vieille cité romaine.

Partout, sur les pentes des coteaux plantés par Brennus, aussi bien qu'à travers les prés reverdissants qu'étoilait déjà la marguerite printanière, partout on fuyait devant l'invasion, partout on courait s'abriter au fond des bois contre la lance des Cosaques.

Puis, lorsque eurent disparu les derniers villageois, en chassant devant eux leurs troupeaux effarés, lorsque se furent éteints à la fois les mugissements et les lamentations, tout demeura silencieux, tout redevint désert.

Excepté cependant au joli hameau de Saint-Martin-sous-Bois qui domine la ville de l'autre côté de la rivière, et sur le rocher à pic duquel le général Alix venait d'envoyer quelques soldats, après avoir dit à l'officier qui les commandait :

— Georges Deshayes, faites-vous tuer là-haut, mais que l'ennemi n'y puisse pas établir une batterie... Adieu donc, mon enfant, sauvez la ville!...

Le général Alix, l'intrépide défenseur de Sens, avait le droit de parler ainsi, car il comptait déjà parmi les vétérans de l'Iliade révolutionnaire, car le sous-lieutenant qu'il envoyait à la mort était un jeune soldat de la dernière levée, un vélite de vingt ans.

De plus, un Bourguignon... un Sénonais, précisément de Saint-Martin-sous-Bois.

Le nouvel officier tira donc l'épée qu'il avait reçue seulement la veille, et s'élança joyeusement

le premier vers la cime du mont qui l'avait vu naître.

Ainsi que nous venons de le dire, le village semblait abandonné.

— O mon pays! soupira le vélite avec une mélancolique amertume, est-ce donc ainsi que tes enfants se défendent contre l'invasion étrangère! O ma pauvre France bien-aimée!... alors que toutes les routes devraient être rendues impraticables, tous les passages barricadés dans les montagnes, toutes les sources empoisonnées ou taries, toutes les provisions disparues pour affamer l'ennemi, pour l'anéantir, tous les outils de fer ou d'acier transformés en armes!... ici surtout, sur la cime de ce coteau, alors qu'à défaut de baïonnettes, les fourches et les faux devraient étinceler au soleil levant derrière chaque quartier de roc... pas un œil vigilant... pas un bras courageux... pas un cœur français... rien... non, rien... rien... personne!...

— Faites excuse, mon officier... présent! protesta tout à coup une mâle et rustique voix à ses côtés.

— Mont-Thabor!

— Deshayes!

Et les deux patriotes tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

Le nouveau venu, Jacques Zacharie, surnommé Mont-Thabor, en sa qualité d'ex-Égyptien, était une sorte de soldat laboureur, à l'intelligence quelque peu épaisse, mais au cœur plein d'une droiture poussée jusqu'au fanatisme, un don Quichotte d'honneur. Sa haute taille, son torse, encore robuste à plus de soixante ans, son teint bronzé, son œil saillant et bleu, son crâne ras et son épaisse moustache grisonnante, son front bas et sourcilleux, son allure *carrée par la base*, tout enfin en lui rappelait les vieux Gaulois, ses rudes ancêtres, dont il avait conservé la pureté de mœurs et la fierté guerrière. Rentré sous le chaume natal à la suite de nombreuses blessures qui, désormais, le rendaient impropre au service, il venait de reprendre, dans une armoire depuis seize ans fermée, dans la châsse aux reliques, son petit chapeau à flamme rouge des premières campagnes d'Italie; il s'était jugé bon du moins à mourir pour la France, sous son vieil uniforme républicain, dont les boutons brillaient comme de l'or à travers sa blouse entr'ouverte.

Georges Deshayes descendait évidemment de la même et belliqueuse race. Mais il avait dans l'attitude, dans la voix, dans le regard, l'alerte impatience et le fol enthousiasme de la vingtième année. Néanmoins, ce n'était plus tout à fait un paysan. Orphelin dès le bas âge, élevé par le digne pasteur du hameau, il avait appris à raisonner son courage, à ne pas confondre le fétichisme envers un nom que le temps peut changer, avec l'immuable amour de la patrie, cette grande et sainte chose qui ne périt jamais !

Du reste, rien de chevaleresque et de vaillant comme la tenue du jeune vélite dans son bel uniforme tout neuf; rien de doux et de passionné comme l'azur de ses grands yeux aux longs cils, non moins noirs que sa chevelure légèrement crépue; rien de sympathique et d'harmonieux comme la franche voix avec laquelle il ne tarda pas à demander au vieux soldat :

— Père Zacharie, que sont devenus tous ceux de Saint-Martin... tous les vôtres?

— Cachés là-bas... dans le bois... sous la grotte aux hêtres... Moi-même je viens d'y conduire ma femme et ma fille...

— Marie-Rose !

Dans ce simple nom jeté à travers l'entretien par le jeune vélite, frémissant tout à coup, il y avait un poëme... le poëme d'un de ces amours ingénus et profonds que le bon Dieu fait lentement et mystérieusement fleurir au cœur des paysans.

— Oui, reprit le père de la jeune fille sans s'apercevoir de rien, — et, mon Dieu, peut-être le naïf amant ne s'en apercevait-il pas davantage, — oui, mon gars... Et puis, comme j'en sais assez touchant la guerre pour avoir compris que Saint-Martin-sous-Bois devait être défendu, je m'en suis retourné pour le défendre.

— Tout seul?

— Tout seul... avec le vieux camarade que voici.

L'héroïque et simple vieillard montrait en même temps son fusil.

Ces deux véritables patriotes, ces deux Français, comme il eût dû s'en trouver alors un million, échangèrent une poignée de main qui valait le serment des compagnons de Léonidas, et se mirent à examiner, avec une vigilante tristesse, la cam-

pagne dévastée qu'ils dominaient du haut de leurs Thermopyles.

De tous côtés les arbres à fruits jonchaient la plaine, de tous côtés les sarments éplorés des vignes mortes pendaient aux flancs des collines. Jamais ouragan, soufflé par la main de Dieu, n'avait ainsi bouleversé le pays. Dans les lointains brumeux de l'horizon, on entrevoyait passer des troupes, en tête desquelles flottait un drapeau qui n'était jamais celui de la France! Les sainfoins et les blés servaient de campement à des hordes sauvages qui, çà et là, se chauffaient sans discernement avec les troncs à moitié reverdis déjà des jeunes peupliers. Plus près, de l'autre côté seulement de la rivière, la ville de Sens entourée d'un cercle de fer et de feu, la ville de Sens qu'on n'apercevait plus que par intervalles au milieu d'un gigantesque tourbillon de fumée que traversaient incessamment les rougeâtres éclairs de la fusillade et de l'artillerie. Tout à l'entour enfin de ce navrant tableau, la sombre forêt bourguignonne à travers les chênes centenaires de laquelle les dernières rafales de l'hiver soufflaient des gémissements étranges qui dominaient même le bruit du canon, et qu'on eût

pu prendre, ce jour-là, pour la grande voix lamentable de la patrie en pleurs. C'était bien triste !

— Comment l'ennemi n'a-t-il pas encore songé à prendre possession de cette hauteur?... demanda Georges Deshayes après un long silence.

— Patience !... répliqua gravement Charles Zacharie, nous ne tarderons pas à entendre siffler les balles à nos oreilles... Et tiens... tiens, mon officier... écoute...

Le sous-lieutenant se pencha vers le sol, et bientôt entendit à son tour un piétinement multiple qui gravissait précautionneusement l'éminence.

En un clin d'œil, l'alerte fut communiquée aux vélites, et derrière chaque accident du rocher un fusil se braqua prêt à faire feu.

II

— Escarmouche. —

L'instinct du vieux soldat ne l'avait pas trompé.

Une bande russe s'avançait, sous la conduite d'un grand officier blond, dont l'uniforme brillant attestait la haute naissance.

A l'arrière-garde, et maintenu par les pistolets armés de deux gigantesques Cosaques, marchait un paysan français.

Un homme, d'une quarantaine d'années environ, à la taille déjà voûtée comme celle de tous ceux qui travaillent habituellement à la vigne, à l'épaisse et rétive chevelure d'un châtain roussâtre, à la lèvre pleine d'astuce, au regard faux, au front qui décelait une indomptable ténacité, au nez d'oiseau de proie, à la démarche tenant quelque peu du reptile... un traître !

Une heure auparavant, Pailleux, — cet immonde

personnage se nommait ainsi, — Pailleux était venu répondre à l'officier russe :

— La hauteur de Saint-Martin n'est pas gardée, et je connais une sente qui vous raccourcira de moitié le chemin !...

— Si tu dis vrai, cette bourse pleine d'or... avait catégoriquement déclaré le gentilhomme moscovite. Si tu nous conduis vers un piége, deux balles dans la tête... En avant !...

Et l'on s'était mis en marche.

Tout alla bien jusqu'aux trois quarts environ de la montée.

Mais au moment d'en atteindre la cime, une vive fusillade arrêta tout à coup les assaillants.

Pris à l'improviste, ils y répondirent à la hâte par quelques balles perdues, sauf une seule, hélas !... qui vint fracasser l'épaule du père de Marie-Rose.

Puis, laissant derrière eux une longue traînée de sang et de cadavres, les Russes s'enfuirent, en s'abandonnant pour la plupart à la pente de la montagne.

Ponctuels comme la discipline elle-même, les deux Cosaques commis à la garde du guide n'avaient cependant pas lâché Pailleux.

— Je tiens toujours ma parole, lui dit froidement l'officier, tu vas mourir !

Le traître protesta qu'il ignorait que le rocher fût défendu, et par extraordinaire cette fois il disait la vérité.

Mais tout fut inutile; on lui attacha les mains derrière le dos, on lui banda les yeux...

— Apprêtez armes... en joue...

Le suprême commandement allait retentir.

Une bienheureuse diversion vint le retarder pour un instant.

On venait d'intercepter une dépêche du général Alix, lequel ordonnait au sous-lieutenant Georges Deshayes de chercher à rentrer dans la ville, qui, tout ouverte désormais à l'assaut, avait besoin pour le lendemain de tous ses défenseurs.

Cette dépêche se lut à haute voix, non loin de Pailleux.

Aussitôt, et comme frappé d'une inspiration soudaine, il se précipita aux genoux de l'officier russe en s'écriant :

— Mon colonel !... mon général !... mon bon prince ! confiez-moi cet écrit... et je jure Dieu de vous ramener ici les gens qui sont là-haut et de

façon à ce que vous puissiez les fusiller à votre tour ni plus ni moins que des lapins à l'affût!...

Le jeune boyard réfléchit un instant.

Puis, faisant signe qu'on détachât les liens du condamné :

— Va, dit-il; mais cette fois tiens tes promesses... car je saurais bien te retrouver, je te le jure... et tu sais que Maximilien de Rensdorf a l'habitude de tenir les siennes... va!...

Pailleux ne se le fit pas répéter deux fois, et saisissant à la fois et la bourse pleine d'or et la dépêche du général Alix, il commença de regrimper à toutes jambes l'escarpement du coteau.

Le jour courait sur son déclin; du ciel de plus en plus grisâtre tombait tristement une sorte de neige.

Du givre donc sur la tête, de la paille aux pieds dans ses gros sabots, de la fange aux genoux, comme à l'âme, le traître n'en avançait pas moins avec rapidité.

Sur sa route cependant se rencontra d'abord un cadavre, puis un second, plusieurs enfin tombés en croix les uns sur les autres.

A chaque rencontre, Pailleux s'accroupit dans

les herbes après avoir regardé d'abord longuement autour de lui; à chaque cadavre, Pailleux retourna les poches de l'uniforme. Pailleux, non moins alertement, s'appropria les anneaux et les bagues en malmenant au besoin quelque peu les doigts et les oreilles.

Sans compter deux énormes gourdes toutes pleines d'eau-de-vie, dont il se passa vivement les courroies de cuir autour du cou.

Ainsi que les oiseaux de proie, avec lesquels du reste il avait plus d'une ressemblance, ce petit homme flairait de loin les morts!

Cependant, après cette hideuse opération, et sans doute pensant que les dépouilles russes pourraient le compromettre vis-à-vis des compatriotes dont il venait de vendre le sang, Pailleux se mit à tourner le roc en rampant au milieu des broussailles.

Il parvint ainsi sur les derrières du village, échappa à la vigilance de la sentinelle française, et se glissant toujours inaperçu le long des fumiers et des chaumes, arriva finalement à la porte basse d'une des chaumières les plus délabrées, dans laquelle il ne tarda pas à disparaître sans bruit.

Dans l'un des recoins de l'unique salle de ce

taudis, le paysan, plus que jamais sur ses gardes, souleva l'anneau rouillé d'une trappe vermoulue, et allongea une jambe inquiète vers l'escalier de la cave alors plongée dans l'obscurité la plus complète.

Mais, tout à coup, au moment de descendre, il se rejeta vivement en arrière, épouvanté.

Presque en même temps, une tête surgit de l'ouverture béante, puis une main qui s'avança spontanément vers les dépouilles dorées que tenait Pailleux, puis enfin une voix qui ricanait avec une familiarité railleuse :

— Tiens... c'est toi, vieux Grégoire... et avec tout plein de choses qui brillent... Part à deux !...

— La Souillotte !... fit aussitôt Pailleux, en refourrant sa proie sous sa veste avec la vivacité du chat qui ressaisit la souris échappée, mais aussi avec la rage au cœur d'avoir laissé un instant entrevoir et les bijoux et la bourse.

Sans s'émouvoir le moins du monde de l'affreuse grimace du paysan, la paysanne qu'il venait de qualifier du sobriquet peu gracieux de Souillotte, acheva, toujours en ricanant, de sortir de la cave.

C'était une sorte de maritorne ronde comme une

pomme, joufflue comme un chanoine, membrue, ventrue, et pour ainsi dire taillée en plein dans un billot de cuisine auquel elle ressemblait pour la finesse de la taille.

On la rencontrait toujours bras nus, jambes nues, le cotillon fort court à mi-proéminence d'un mollet à rendre jaloux l'Hercule de Farnèse, n'ayant pour tout corsage qu'une chemise de grosse toile, attachée ou non par un simple ruban tordu au-dessus de sa gorge largement épanouie, coiffée d'ordinaire d'un mauvais chapeau de paille, sous lequel elle refourrait incessamment sa beaucoup trop longue chevelure d'un noir d'ébène qui poussait en frisottant à la grâce de Dieu, ni plus ni moins qu'une touffe d'herbe des champs, souvent un morceau de fromage dans une main, et dans l'autre une miche de pain bis, marchant les bras ballants et sans craindre le grand soleil d'août pour sa peau fraîche et brune, se levant avec le jour et travaillant ainsi qu'un homme jusqu'au soir, mais s'endormant au besoin, n'importe où, comme un enfant.

Au demeurant, bonne et philosophique créature, toujours prête à prendre bravement son parti sur toutes choses, à rire aux éclats, à batifoler avec les

garçons, à danser quelque frénétique bourrée le dimanche, à brailler quotidiennement à pleins poumons quelque vieille chanson bourguignonne, voire même parfois à fêter Bacchus en cachette; une simple et franche femelle enfin, une fille de basse-cour comme l'eussent rêvée Rabelais, Rubens ou Molière.

— Que fais-tu là?... lui demanda Pailleux après un silence et d'un ton bourru.

— Hé, hé!... tu l' vois ben... je m' cache ed' peur d'être consommée par les Cosaques... qui sont pourtant d'ben bel homme, à c' qu'on dit... mais qu'aimions trop la chandelle. Hé! hé... hé...

Et elle rit.

— Fallait aller avec tout le monde... dans la forêt... mais pas ici... chez moi...

— Chez toi!... T'es ben venu chez moi... toi... quequ'fois... Eh!... Et j'ai pensé qu'à charge de r'vanche... hé!... hé... hé!

Et elle rit encore, en le poussant du coude au coude.

— Soit..., reprit Pailleux d'un ton radouci; t'as ben fait... Mais maintenant... va-t'en, tu me gênes!...

— Voyez-vous ça... C'est p't-être ben à cause de c' trésor... qu' tu as caché là... dans ton estomac...

— Chut!... interrompit le paysan effrayé de nouveau. C'est pas à moi... c'est un dépôt... motus!...

— Vraiment... Si c'est un s'cret... j'demande pus rien... Oh!... rien de rien... Dis-moi tout seulement à qui qu'c'est... quequ'c'est... pourquoi qu'c'est...

— Curieuse!...

— Dame... on est femme... tu l' sais ben!...

Et elle rit plus fort que jamais.

— Allons... allons... va-t'en!... reprit Pailleux avec un geste des moins galants.

— Quequ' c'est?... s'écria tout à coup la Souillotte en clignant de l'œil et du doigt vers les gourdes qui pendaient ostensiblement sur la poitrine du détrousseur de cadavres.

A ce geste, à ce regard, il entrevit aussitôt le moyen de se débarrasser de la malencontreuse et gourmande femelle.

— Ça..., fit-il avec une affriandante grimace, c'est de l'eau-de-vie!...

— De l'eau-de-vie!...

Un éclair en même temps traversait l'œil un peu verdâtre de la Souillotte.

Et elle reprit vivement :

— Ça n'est pas du dépôt... ça... Part à deux... hein... part à deux !...

— Oui, consentit le Pailleux en lui passant avec non moins de vivacité les deux courroies autour du cou. Oui... c'soir même... mais pas ici... j'y ai affaire tout seul et tout de suite... Cours m'attendre dans le bois...

— Où sont l's autres?...

— Non... Au carrefour de l'Affût, d'où l'on découvre tous les environs... mais... où personne ne vous voit... va, bonne bête, va !...

— Pourquoi... comment... mais...

Loin de répondre à la nouvelle avalanche de questions qu'il prévoyait, Pailleux empoigna la Souillotte par les deux épaules, la fit pivoter plusieurs fois sur elle-même en la poussant toujours vers la porte, et finit par la jeter brusquement au dehors.

Mais elle ne s'en fâcha nullement.

Docile comme une chienne bien dresssée, la *bonne bête* s'assura cependant au préalable que les

deux précieuses gourdes contenaient autre chose que de l'eau claire.

Puis, prenant ses sabots à deux mains, elle partit au galop vers la Croix de l'Affût.

Quant à Pailleux, une fois seul dans *sa salle*, il ferma les verrous, courut à la trappe, descendit dans la cave, démasqua certaine cachette derrière des plâtras et des futailles, enfouit avec une hideuse joie ce qu'il ajoutait ce jour-là à son trésor, rétablit et referma le tout avec les plus minutieuses précautions, puis, la dépêche du général Alix à la main, s'avança ouvertement dans le village.

— Qui vive?... ne tarda pas à lui crier une sentinelle.

Pailleux demanda le sous-lieutenant Georges Deshayes.

— Il est auprès de l'ancien qui a reçu un atout, répliqua le jeune fifre du détachement, un Parisien.

Et le traître entra sans hésiter dans la maison du blessé.

III

— Marie-Rose. —

C'était une belle fille de dix-sept ans, rose et fraîche comme son nom, blonde, avec de grands yeux et de longs cils noirs, d'une haute taille pleine de simple élégance, surtout d'une adorable chasteté de vêtements, d'une presque puritaine pudeur d'allure et de physionomie, telle, en un mot, qu'elle rappelait le type divin qu'a donné l'art à sainte Geneviève de Paris, cette céleste patronne des paysannes et des bergères !

Conduite par son père au fond des bois, mais après une respectueuse résistance, Marie-Rose avait entendu la fusillade dans la direction de Saint-Martin ; Marie-Rose avait sollicité de sa mère éperdue l'autorisation de s'avancer précautionneusement jusqu'à la lisière de la forêt ; Marie-Rose

arriva dans sa chaumière précisément à l'heure où l'on venait d'y rapporter le vieux soldat couvert de sang.

— Ma fille ! n'eut que le temps de murmurer Zacharie.

Puis il s'évanouit sur cette même couchette de chêne où était née Marie-Rose.

De l'autre côté se tenait Georges Deshayes.

Les deux jeunes gens échangèrent un regard; puis, dans le cœur de l'un et de l'autre à la fois, on ne songea plus qu'au blessé.

Quoique bien jeune encore, le sous-lieutenant venait de traverser assez de champs de bataille pour déjà reconnaître au premier coup d'œil que la blessure était fort grave.

— Et personne pour extraire la balle, personne pour arracher peut-être cet homme à la mort!

— Bah !... fit le vieux soldat en revenant à lui, c'est la quinzième... j'en ai vu bien d'autres !

— Consentez à rejoindre les gens du village, proposa Deshayes, quatre de mes soldats vous porteront dans le bois.

— Non, refusa Zacharie; on pourrait dire que la commune de Saint-Martin s'est enfuie tout en-

tière devant l'étranger. Je reste, quoi qu'il arrive, l'honneur le veut !

— Que votre fille au moins retourne près de sa mère, reprit Georges.

— Mon père est blessé, ma place est ici, répondit Marie-Rose avec le même sentiment de simplicité romaine.

Chez ces deux vaillantes natures, le devoir était si profondément enraciné, que le jeune soldat sentit aussitôt qu'il serait inutile d'insister davantage.

En ce moment, du reste, le petit fifre parisien vint annoncer qu'un messager du général demandait à parler au sous-lieutenant.

Georges sortit pour aller au-devant de Pailleux.

Durant ce temps, la jeune fille pansa d'instinct la blessure de son père.

Deshayes ne tarda pas à rentrer et dit avec une anxieuse tristesse :

— Un ordre m'enjoint de retourner à Sens, mais j'hésite vraiment à vous laisser seuls ainsi tous les deux.

— Le pays avant tout, déclara formellement Zacharie, il faut obéir. Mais comment pourrez-vous arriver jusqu'à la ville?

— Le messager, répondit Georges, s'offre à nous conduire par le chemin qu'il vient de traverser et dont il répond.

— Vous tâcherez de nous envoyer un chirurgien pour mon père, murmura Marie-Rose à demi-voix.

— Allons, commanda le sous-lieutenant au petit fifre, va prévenir les camarades qu'ils se tiennent prêts. Et pas de bruit... pas d'hésitation... pas de plaintes...

— Le soldat français ne se plaint jamais... que de la soif! riposta malicieusement le gamin de Paris.

— Si les Cosaques allaient venir, disait pendant ce temps-là Georges à Zacharie, si Marie-Rose...

— Chut!... interrompit le vieux soldat en jetant un regard vers sa fille.

Puis, à haute voix et s'adressant à elle :

— Mon enfant, ajouta-t-il, cours au cellier et remonte à boire à ceux qui vont mourir pour la défense du pays. Du reste, ce sera peut-être autant de moins pour les Cosaques...

Marie-Rose aussitôt disparut, escortée par le fifre parisien, qui, sous sa moustache naissante,

souriait triomphalement au succès de sa carotte militaire.

— Georges, reprit le blessé sitôt qu'il se retrouva seul avec le sous-lieutenant, je comprends ce que vous allez me dire, je sais que Marie-Rose est belle, et je connais les dangers de la guerre...

— Zacharie!...

— Soyez sans crainte cependant, et passez-moi deux pistolets chargés qui sont là... dans cette armoire... Merci... Je les place sous mon chevet... et je vous jure qu'ils ne la flétriront pas vivante!

— Grand Dieu !...

— Silence!... Et maintenant, adieu, mon ami... Que l'empereur sauve la France !

Un instant après, le jeune vélite s'éloignait pour rejoindre ses soldats; mais sur le seuil même de la cour de la ferme, il se rencontra face à face avec Marie-Rose, qui s'en revenait à la maison, sa cruche vide sur l'épaule, ainsi qu'une vierge antique.

Les deux jeunes gens s'arrêtèrent ensemble, et durant un instant demeurèrent silencieux, la main sur le cœur l'un et l'autre et le regard baissé.

— Marie-Rose...,commença Georges enfin, avec une tendre mélancolie dans la voix, voilà deux années que je suis parti comme soldat... deux années que j'ai couru le monde à travers la fumée des batailles... mais sans jamais cesser un instant de songer à vous... Marie-Rose... tandis que je ne vous oubliais pas loin du village... pensiez-vous également à l'absent... Marie-Rose?...

— Georges, répondit la jeune fille avec un attendrissement profond, nous avons été élevés ensemble par votre oncle, le vieux pasteur du hameau... on se raillait de nous alors parce que nous courions toujours rien que nous deux tout seuls dans les prés. Comment voulez que j'aie pu ne pas me ressouvenir sans cesse du compagnon de mon enfance, de l'ami de mes jeunes années?...

— Oui... Marie-Rose... Mais vous étiez presque un enfant, lors de mon départ du village; mais vous ignoriez tout ce que Georges emportait en son cœur de tendresse pour vous!... Et maintenant... oh!... tenez... nous ne sommes ni d'un état ni dans un temps où l'on fait des phrases... Marie-Rose, je vous aime!...

Après ces derniers mots, prononcés de l'âme et

le regard perdu dans les cieux, il y eut un long silence rêveur.

— Georges, répondit enfin la jeune fille d'une voix profonde et légèrement tremblante, lorsque la mort plane sur tout un pays, les jeunes filles de ce pays ont le droit de dire la vérité tout entière à quiconque les interroge avec la voix du cœur... Je vous aime, Georges!...

Entre ces deux primitives et nobles natures, il n'y eut pas un baiser, chose banale en pareille circonstance et toujours quelque peu païenne... Non, on se donna loyalement la main, cette pudique et franche chose!

Puis, le jeune soldat reprit avec une émotion contenue :

— Si je survis aux désastres de la patrie, je reviendrai pour que vous soyez ma femme, Marie-Rose!

— Georges, si je suis vivante, je vous attendrai...

— Oh! s'écria l'officier des vélites avec le poétique élan d'un superstitieux enthousiasme : quand bien même resterait mon corps sur un champ de bataille, mon âme reviendrait... voyez-vous bien,

Marie-Rose... chanter quelque nuit sous votre fenêtre ce vieux noël bourguignon, que si souvent ensemble nous avons chanté jadis... vous savez ?

Près de toi que toujours aimerai,
Sur la terre ou sur l'onde,
Fût-ce de l'autre monde,
Je reviendrai !

La jeune fille ne cessait de pleurer en écoutant l'accent honnête et quelque peu mystique de ce bon jeune homme, plutôt fait pour l'existence des champs, pour le calme de la solitude que pour la vie hasardeuse du soldat, pour le tumulte des armes, mais qui cependant obéissait aussi sans murmure à la voix du devoir et de l'honneur.

Lorsque cependant il arriva vers le milieu du naïf refrain qui leur rappelait à tous deux de si chers souvenirs, elle ne put s'empêcher de redire à mi-voix avec lui les deux derniers bouts-rimés :

Fût-ce de l'autre monde,
Je reviendrai !

La nuit descendait alors sur la colline et sem-

blait vouloir envelopper à la fois les deux amants dans ses molles vapeurs grises.

Illusion ou réalité, ils crurent voir poindre à la fois deux étoiles jumelles dans le ciel noir.

Georges alors tira de son doigt une modeste bague d'argent, du centre de laquelle saillait une petite croix.

— Voici, murmura-t-il en même temps, l'unique héritage de mon oncle le pasteur. C'est une sainte relique, bénite à Rome... elle doit préserver de tout malheur qui la porte!...

Le sous-lieutenant finissait à peine, que déjà la paysanne tirait de son sein un petit chapelet d'ébène et le lui tendait en disant :

— Cette croix me vient de la même source; portez-la pour l'amour de moi, Georges, elle vous portera bonheur.

Simples anneaux, modestes crucifix, rustiques bijoux d'argent ou de cuivre, fleurs des champs plus pauvres encore, mais échangées avec la même foi, que d'autres vous préfèrent l'or ou les diamants et vous raillent... moi, je vous respecte avant tout et je vous aime!...

— Nous sommes fiancés devant Dieu! conclu-

rent d'une même voix Georges Deshayes et Marie-Rose, en étendant tous les deux vers le ciel la main qui restait libre à chacun.

En ce moment, le petit détachement commandé par Deshayes défila devant la ferme.

Il fallait se séparer... qui sait?... peut-être pour toujours!

Le sous-lieutenant essuya à la dérobée une larme, et se mit à la tête de ses vélites.

La paysanne resta seule sur le seuil, immobile et pensive.

Mais sitôt que le dernier soldat se fut abîmé au revers du coteau, elle s'élança jusqu'à la rampe du rocher pour voir disparaître peu à peu son fiancé dans la brume.

Déjà depuis quelques secondes elle ne pouvait plus l'apercevoir, et cependant elle était encore là, lorsque tout à coup, vers le bas de la colline, une terrible fusillade illumina subitement le crépuscule.

— Georges!... s'écria douloureusement Marie-Rose; et, tout épouvantée, elle s'enfuit auprès de son père.

IV

— Le village envahi. —

Ainsi que sans doute on vient de le deviner, Pailleux avait cette fois admirablement réussi dans sa mission infâme.

Durant la descente de la colline, il s'était tenu prudemment à l'arrière-garde.

Il se laissa tomber au premier coup de feu, rampa jusqu'à un angle que formait l'escarpement, et pelotonné comme un hérisson, roula d'un tout autre côté jusqu'au bord de la rivière.

Avant, néanmoins, de prendre cette direction, à la lueur de la fusillade, il avait aperçu Georges Deshayes tomber en le regardant ; il avait entendu Georges Deshayes lui jeter ce seul mot, au moment sans doute de mourir :

— Judas !...

Certes, Pailleux était sceptique, ainsi que l'est, du reste, une bonne moitié des paysans, l'autre moitié donnant dans l'excès contraire, car c'est le propre de toutes les classes incultes de ne jamais savoir se créer, en quoi que ce soit, des sentiments ou des opinions intermédiaires.

Mais il faisait nuit, mais il n'y avait plus que des morts dans ce lieu désert, mais on n'entendait au milieu du silence que le petillement de la fusillade et que la grande voix du canon.

Tout cela vous grise un peu, surtout lorsqu'on est un lâche.

Pailleux eut donc peur, Pailleux s'enfuit donc en entendant ses oreilles bourdonner, ainsi qu'un écho vengeur :

— Judas!... Judas!!...

Rien d'envahissant comme une semblable hallucination, alors qu'elle enfièvre une brute nature comme celle de Pailleux.

Il courut au hasard... plus fort bientôt... plus fort encore... et sans cesse entendant le vent qui sifflait dans les arbres, la neige froissée par son pas haletant, les chiens qui hurlaient dans la nuit, les rares tocsins au lointain, le canon, la fusillade, les

moindres clameurs confuses... tout enfin, lui crier, et toujours :

— Judas!... Judas!!... Judas!!!...

Combien de temps cela dura-t-il? Pailleux lui-même n'aurait pu le dire. Il était perdu... il était ivre... il devenait fou.

Enfin, et bien distinctement cette fois, il entendit à ses côtés le gros éclat de rire de la Souillotte.

Sans trop savoir comment, Pailleux se trouvait arrivé à son rendez-vous du carrefour de l'Affût.

Il était évident, du reste, que la Souillotte n'avait pas perdu son temps toute seule, et que l'une des deux gourdes avait été visitée plus d'une fois par elle, en attendant Pailleux.

— A boire! — demanda-t-il brusquement, sitôt qu'il se fut un peu reconnu.

— Hé... hé... hé..., fit la Souillotte d'un air de béatitude hébétée.

Et elle lui passa la gourde pleine.

Pailleux y colla sa lèvre ardente et but jusqu'à perdre respiration.

Après quoi, il regarda du côté de Saint-Martin.

Le canon y dardait en ce moment ses grands éclairs rougeâtres; sur la hauteur, sans doute, les

Russes venaient d'établir une batterie dont ils achevaient de foudroyer la ville.

— Hé... hé... hé!... faisait derrière lui la Souillotte, t'es pas gai à c'soir, Pailleux. C'est pas comme moi... j'ai toute la fête du pays qui me danse et qui me chante dans l' cœur... ohé donc!

— C'est pas étonnant... t'es grise.

— Dame... il fait une si fameuse froidure... hé... et puis, c'est de l'eau-de-vie cosaque, hé... hé... Bois-en donc itou... hé... hé... hé!...

— C'est juste... Tiens... au fait... à ta santé!

Les deux gourdes trinquèrent.

Mais, tout en buvant, Pailleux, du coin de l'œil, guignait la Souillotte.

Écarlate, épanouie, rutilante, la grosse paysanne n'était pas dépourvue d'une sorte de beauté plantureuse; elle ressemblait à ces bacchantes des kermesses flamandes qui se trouvent dans tous les coins ombrés des tableaux de Teniers.

Affriandé par cet aspect, un peu gris déjà lui-même, Pailleux vint s'asseoir auprès de la Souillotte et se renversa anacréontiquement en arrière, tout en cherchant à lui prendre la taille.

— A bas les pattes! riposta-t-elle aussitôt avec

un geste à l'avenant. Tu sais que je badine... mais v'là tout... hé... hé... hé...

— Soit! consentit Pailleux avec une narquoise grimace. Soit... badinons... mais buvons!...

— Du riquiqui cosaque... plutôt cent fois qu'une... A ta santé... hé... hé!...

La Souillotte riait toujours.

Mais, une heure après les deux gourdes entièrement vidées, par extraordinaire elle ne riait plus!

. . . . . .

Et debout, à quelques pas de là, Pailleux la laissant pleurnicher dans le coin de son tablier de toile écrue, s'adossait contre le tronc d'un hêtre, afin de ne plus s'occuper que de la hauteur de Saint-Martin.

— La batterie vient de s'éteindre..., calculait en même temps le traître. C'est peut-être ben que la ville se rend... M'sieur Max de Rensdorf me doit un peu ça... Il m'a payé... c'est vrai... mais enfin, après la moisson, est-ce qu'il ne reste pas ordinairement quelque chose à glaner... hein, Pailleux... hein?

Comme poussé peu à peu par cette idée, le misé-

rable cessa de s'appuyer contre le hêtre, et finit bientôt par se mettre en marche.

Mais l'ivresse se développa tout à coup au grand vent, l'ivresse de l'alcool qui lui rendait, en la doublant, l'ivresse de la peur.

Croyant donc subir de nouveau la flagellation vengeresse, Pailleux reprit sa folle course, mais cette fois, néanmoins, en ligne droite, car de grands feux allumés sur l'emplacement de Saint-Martin le guidaient dans la nuit.

Pailleux ne tarda donc pas à arriver au village.

Après avoir fait jouer la batterie jusqu'à la nuit close, les vainqueurs jouissaient outrecuidamment de leur facile victoire.

S'empâtant, s'enivrant, se chauffant à ces grandes flambées nocturnes, tous ces barbares à mine étrange avaient je ne sais quel aspect fantastique, infernal.

Judas-Pailleux trembla plus fort que jamais, et se jeta au hasard dans la première porte entr'ouverte qu'il referma vivement sur lui.

C'était une sorte de vaste grange dont les profondeurs étaient encore garnies de foin, mais dont le devant, balayé comme un salon, présenta tout à

coup à l'œil ébloui de Pailleux une table superbement éclairée, et, sur cette table, un pâté de lièvre, un chapon rôti, trois bouteilles de vin de Champagne, etc., etc.

Un seul couvert, du reste; une seule chaise.

Et personne.

Or, Pailleux se sentait grand'faim, surtout grand'soif.

La tentation était forte.

De plus, notre homme était encore tellement ivre, qu'il ne savait pas trop ce qu'il faisait, qu'il était complétement incapable de réfléchir.

Machinalement donc, et comme magnétisé par les bouteilles, il finit longuement par tomber assis sur la chaise, par attaquer à la fois et la terrine et la volaille, par faire sauter tour à tour les trois casques d'argent.

Un quart d'heure environ se passa ainsi.

Alors seulement, Pailleux crut entendre un bruit de pas et de voix qui s'approchait de la porte de la grange.

Il courut au trou de la serrure, il y prêta tout à la fois et l'œil et l'oreille.

Un officier russe, ce même officier auquel s'était

vendu Pailleux, s'avançait en gourmandant avec violence quelques-uns de ses Cosaques qui, ne trouvant plus de fagots sous leurs mains, venaient d'allumer deux ou trois maisons pour se chauffer.

Les incendiaires, évidemment, cherchaient à calmer leur chef, en lui montrant la grange où son souper l'attendait.

Son souper... mais il avait disparu !

De plus, et déjà le boyard semblait furieux.

Quelque abruti qu'il fût en ce moment, Pailleux comprit néanmoins qu'une immédiate rencontre n'aurait rien de bien avantageux pour lui.

Il rebondit donc en arrière, et se précipitant dans le foin, s'y blottit non moins alertement qu'un renard dans son terrier.

Maximilien de Rensdorf n'entra pas cependant immédiatement dans la grange qui lui servait de quartier général.

Non... car au moment même d'en rouvrir la porte, on vint l'avertir d'un second attentat qu'il fallait empêcher sur l'heure.

Loin de nous la pensée de vouloir nous appesantir sur le désolant tableau d'un village envahi par les Cosaques.

Voici simplement ce dont il s'agissait :

Dans les premiers instants de l'occupation du plateau, l'ennemi n'avait songé qu'à faire manœuvrer ses canons, tant il supposait le village entièrement désert.

Plus tard, lorsque le feu se fut éteint, on pilla, on fouilla, on dévasta de fond en comble les premières maisons qui se trouvaient malheureusement autour de la batterie.

Celle de Zacharie était située par bonheur à l'autre bout du village.

De son lit de souffrance, le vieux soldat entendit donc retentir presque à ses oreilles le fracas haletant du canon.

Puis, une heure plus tard, les sauvages clameurs des Cosaques, qui massacraient jusqu'au dernier poussin des basses-cours, qui se faisaient du feu avec les armoires pleines de linge, cette si chère richesse du paysan... qui effondraient tous les tonneaux afin de boire plus facilement à même !

Agenouillée près du lit, et d'une main contenant à grand'peine son père, Marie-Rose pria fervemment durant toute cette heure terrible.

Pauvre jeune fille en pleurs ! elle espérait encore

que le torrent dévastateur passerait à côté de sa chaumière bénie par Dieu!

Mais voilà que tout à coup un effroyable tumulte fait irruption dans la cour de la ferme, voilà que bientôt enfin une horde sauvage apparaît sur le seuil de la cour.

Zacharie aussitôt se dressa sur son chevet, ses deux pistolets à la main.

Un Cosaque déjà s'était élancé vers la jeune fille et cherchait à l'enlacer dans ses bras.

Le vieux soldat fit feu de la main droite, et le profanateur tomba.

Ses dignes acolytes reculèrent d'abord, puis, remis de leur première terreur, se ruèrent indifféremment à la fois et sur les deux créatures vivantes et sur tous les objets inanimés qui se présentaient à leur aveugle rage.

C'en était fait de Zacharie... c'en était fait de Marie-Rose!

Lorsque le chef prévenu à temps, lorsque Maximilien de Rensdorf survint à son tour.

Un seul mot russe, prononcé d'une voix tonnante, suffit pour faire reculer jusqu'à la muraille tous les misérables, interdits et tremblants.

Il ne resta plus au milieu de la chambre que Zacharie auquel le danger de sa fille venait de communiquer momentanément la force de se redresser pour la défendre, que l'officier russe et que Marie-Rose à ses pieds.

Il la contempla longuement et étrangement durant le premier silence qui succédait comme par magie à cette scène de tumulte.

Puis, se tournant vers ses soldats ou, pour mieux dire, vers ses esclaves :

— Conduisez chez moi cette jeune fille, commanda-t-il impérieusement ; elle m'expliquera ce qui vient de se passer elle-même, et malheur à celui d'entre vous qui aura méconnu mes ordres !

Épouvantée moins encore par cette singulière décision que par le regard qui l'accompagnait, Marie-Rose fit un pas en arrière.

Maximilien de Rensdorf, par un geste qui, pour être moins grossier que celui du simple Cosaque, n'en était peut-être que plus dangereux encore, Maximilien de Rensdorf voulut retenir la jeune fille en même temps par la main et par la taille.

Un pistolet chargé restait à Zacharie.

Il le tira sur l'officier russe, dont la balle effleura le visage.

— Ah ! fit le gentilhomme du Nord en portant la main à sa joue ensanglantée. Ah ! c'est ainsi... Qu'on entraîne cette jeune fille... j'ai dit... obéissez!

Une seconde lutte eut lieu, dont le résultat, hélas ! était certain, et durant laquelle se rouvrit la blessure du vieux soldat, qui tomba sans mouvement sur le carreau.

Un instant après, Marie-Rose était laissée seule dans la grange appropriée pour servir de campement à Maximilien de Rensdorf.

Il ne tarda pas à y entrer à son tour, et refermant derrière lui la porte au verrou, il s'avança à pas lents vers la jeune fille.

Quelque innocente qu'elle fût, instinctivement Marie-Rose devina sa pensée dans ses yeux ardents.

Sans s'abaisser cependant à la prière ou à la ruse, Marie-Rose se laissa dignement tomber à genoux, et semblable aux vierges martyres des cirques antiques, pour toute défense elle présenta la petite croix d'ébène que venait de lui donner Georges Deshayes.

Mais, ainsi que ses Cosaques, l'officier russe était ivre...

Mais Marie-Rose était si belle !

. . . . . .

V

— Un diplomate en sabots.

Lorsque Marie-Rose revint de son long évanouissement, elle eut d'abord peine à se souvenir.

Puis, cachant dans ses frémissantes mains son visage empourpré tout à coup :

— O mon Dieu !... s'écria-t-elle avec désespoir, heureusement que vous seul connaissez mon déshonneur !...

Elle se croyait bien seule, la pauvre enfant !...

Néanmoins, un ricanement railleur lui répondit.

Marie-Rose releva vivement la tête.

Personne.

Mais le foin commençait à s'agiter confusément à la surface.

Épouvantée, la jeune fille s'élança hors de la grange.

Le jour allait poindre, les quelques masures incendiées achevaient de lancer leurs dernières flammes, les Cosaques avaient entièrement disparu, les habitants du hameau se hasardaient peu à peu à rejoindre leurs chaumières dévastées.

Marie-Rose courut à la maison paternelle.

Zacharie était toujours étendu sans mouvement dans la chambre.

Simone, sa femme, venait d'arriver auprès de lui.

Marie-Rose embrassa sa mère, puis l'aida vivement à secourir le blessé.

Le vieux soldat ne tarda pas à reprendre connaissance.

Sa première pensée fut pour Marie-Rose.

— Remercions Dieu, répondit la jeune fille avec une légère rougeur au front, il veillait à la fois sur le père et sur la fille.

— Mais ces barbares, reprit Zacharie qui se ressouvenait peu à peu, mais cet officier russe, mais cet enlèvement?...

Marie-Rose hésitait.

— Soyez donc paisible, père Zacharie... répliqua tout à coup du seuil une voix étrangère... j'étais là... moi !...

Tous les yeux se levèrent en même temps vers l'endroit d'où partait cette réponse.

C'était Pailleux, qui poursuivit effrontément :

— Et j'ai protégé... j'ai défendu... j'ai sauvé Marie-Rose !...

— Toi..., fit le vieux soldat d'un air d'incrédulité dédaigneuse. M'est avis cependant que tu n'es guère brave.

— Si on peut dire !... se récria superbement Pailleux. C'est-il pas moi qui, au péril de mes jours, ai porté la dépêche du général Alix à ce pauvre Georges Deshayes, que j'ai vu tomber et mourir sous mes yeux ! En v'là du courage !... Quant à ce qui concerne mam'zelle Marie-Rose, demandez-le plutôt à elle-même, demandez-y donc !...

La jeune fille allait confondre le misérable.

Pailleux tout à coup se prit à ricaner.

C'était ce même ricanement qu'elle venait d'entendre tout à l'heure sous le foin agité de la grange.

— O mon Dieu! pensa-t-elle donc avec une soudaine et secrète terreur, ô mon Dieu... je suis perdue... Cet homme sait tout.

Et elle ne répondit pas.

Ce silence passant pour une attestation, Zacharie remercia Pailleux, en le priant de considérer désormais la maison de Marie-Rose comme la sienne.

Quelle était dès lors l'intention de Pailleux? Nul n'eût pu le deviner encore. Zacharie était le plus riche paysan du village; Pailleux, l'un des plus pauvres, allait manger et boire à bouche que veux-tu dans cette ferme où régnait le gros luxe campagnard. En apparence, c'était là toute son ambition.

Les jours se passèrent : il devenait de plus en plus assidu auprès de Marie-Rose, tantôt l'importunant de ses sottes galanteries, tantôt la poursuivant de ce rire narquois qui restait entre eux un secret, et qui toujours répondait au plus sensible du cœur de la jeune fille.

Du reste, depuis cette époque fatale du 24 février 1814, une révolution complète s'était opérée chez Marie-Rose. Plus de gaieté, plus d'espoir, plus de jeunesse; en quelques jours les couleurs de son

teint avaient pâli, son regard était devenu triste, sa démarche inquiète, son attitude incessamment embarrassée. Elle fuyait son père si bon pour elle, elle évitait sa mère qui l'aimait tant, elle ne se plaisait plus que dans l'isolement et dans les larmes. Ses nuits étaient sans sommeil, ou bien l'épouvantaient de cauchemars affreux.

Tant de souffrances devaient rapidement altérer sa physionomie ; elle devint bientôt si pâle, si languissante, si méconnaissable de ce qu'elle était avant l'invasion, que tout le monde enfin s'en aperçut au village, mais sans que personne devinât encore la véritable cause de cette attristante transformation, de ce dépérissement étrange.

— C'est la perte de Georges Deshayes, disait-on ; elle aimait le beau sous-lieutenant, pauvre Marie-Rose !

La jeune fille, sans aucun doute, avait amèrement pleuré la disparition de son ami d'enfance, la mort plus que probable de son fiancé.

Mais tel n'était pas le motif de son désespoir muet et sombre, de sa morne et douloureuse agonie.

Non... le crime du 24 février portait ses fruits...

depuis déjà plus de deux mois Marie-Rose avait senti qu'elle était mère !

Terrifiante vérité !... Si le vieux soldat l'apprenait un jour, peut-être se compromettrait-il en voulant poursuivre l'infâme !... Peut-être tuerait-il sa fille, plus à plaindre cependant qu'à blâmer !... A coup sûr il en mourrait et de colère et de honte !...

Voilà ce que se redisait sans cesse Marie-Rose, et à force de se le répéter elle en vint au remords de n'être pas morte de son déshonneur, au repentir de n'avoir pas tout d'abord demandé vengeance au vieux soldat, presque à la conviction de se considérer comme coupable !

Oh ! oui, les habitants du village avaient bien raison... pauvre Marie-Rose !

Plus d'une fois elle se pencha sur le rebord du puits, sur la berge de la rivière, prête à se laisser tomber, résolue à mourir.

Puis elle se rejetait en arrière avec épouvante, puis elle s'écriait en se tordant les bras de désespoir :

— Et mon enfant !... Je ne le peux pas... je ne le dois pas... je ne le veux pas !

Dans ces moments-là, oh ! elle en arrivait à

presque remercier le ciel de ce que Georges Deshayes ne reparût pas au village. Pour le noble jeune homme, mieux certes valait être tombé au champ d'honneur, que revenir au pays pour y succomber lentement sous le chagrin et sous la honte!

A ce navrant souvenir, Marie-Rose s'enfonçait au plus obscur du bois, au plus désert des campagnes, et là elle tombait à genoux, elle priait avec ferveur, elle murmurait au milieu de ses sanglots :

— O mon Dieu !... vous qui savez combien mon père est aveugle et sourd en fait d'honneur, vous qui pouvez lire au fond de mon âme, protégez-moi contre moi-même! inspirez-moi, mon Dieu! sauvez-moi!

Souvent alors, dans le sillon ou dans le taillis voisin, un ricanement lui répondait, le ricanement encore de la grange au foin, toujours le même ricanement qui s'acharnait sans cesse à ses pas.

Puis elle apercevait de loin Pailleux qui lui criait en passant :

— Ben vot' serviteur tout dévoué... mam'selle Marie-Rose!

Quel était donc le projet de cet homme?

Un jour enfin Zacharie essaya d'interroger sa

fille; mais soit que par trop de rudesse il augmentât ses terreurs au lieu de faire naître sa confiance, soit que la jeune fille eût fermement résolu de ne rien dire à son père dont elle connaissait le rigorisme absolu, elle garda obstinément le silence, et s'éloigna sans même verser une larme.

Deux autres mois s'écoulèrent ainsi.

D'heure en heure semblait augmenter encore le mal mystérieux de Marie-Rose.

La maison était bien triste !

Hormis Pailleux, personne cependant ne soupçonnait la vérité.

Mais il est peu de peines secrètes pour l'œil vigilant des mères. Simone commença bientôt à pressentir vaguement l'état de sa fille, et tremblante surtout de la secousse qu'une semblable révélation porterait au cœur de son mari, elle résolut de la prévenir du moins en allant à sa fille puisque sa fille s'obstinait à ne point venir à elle.

Donc, par une matinée de juillet, elle monta réveiller Marie-Rose, et lui dit :

— L'orage menace pour tantôt, ma fille... et nous avons des trèfles coupés sur la colline... viens aider avec moi les faneurs.

— Je me lève, mère, répliqua la jeune fille, qui descendit bientôt, et jeta la fourche de bois sur son épaule.

Les deux paysannes se mirent en route.

Simone était une véritable femme de la campagne, routinière et calme, peu élevée d'esprit, n'ayant aucune étendue dans la tête, mais aimant sa fille, et respectant au delà de toute imagination son mari.

A peine faisait-il jour. Le ciel, d'un bleu tendre, s'assombrissait à l'horizon de quelques grises vapeurs. Une vive brise d'été courait sur les cultures déjà jaunissantes. Personne encore aux champs. Nul autre bruit que la chanson du grillon et de l'alouette. La nature semblait s'éveiller dans toute sa sérénité solitaire à chacun des pas des deux paysannes matinales; la campagne s'animait d'un doux éclat à mesure que montait le soleil.

Arrivées au sommet de Saint-Bon, la fille et la mère contemplèrent avec un grave recueillement le magnifique spectacle qui se déroulait devant elles, et bien qu'incapables l'une et l'autre d'en analyser toutes les mystérieuses beautés, elles ne ressentirent que plus vivement peut-être l'harmo-

nieux et sublime ensemble de cet imposant réveil.

Simone s'aperçut enfin que deux intarissables larmes coulaient silencieusement des yeux bleus de Marie-Rose, et, semblables aux ruisseaux d'avril, inondaient son visage extrêmement pâle.

Elles étaient toutes deux alors assises sur le gazon.

La mère prit tout doucement les mains de sa fille, et après quelques secondes d'amère rêverie :

— Marie-Rose, débuta-t-elle, est-ce que le beau soleil qui se lève là-bas ne te fait plus plaisir à voir?

— Non, mère !... répliqua la jeune fille après un long soupir. Une seule chose me plaît à cette heure, c'est la solitude qui nous entoure.

— La solitude !

— Oui, mère... je voudrais être toujours toute seule.

— Comme les méchants donc, ma fille?

— Non, ma mère, comme les malheureux !

Ici la pauvre enfant essaya de retenir ses pleurs.

— Marie-Rose, reprit Simone avec une émotion dont elle ne pouvait plus se rendre maîtresse, Marie-Rose, il n'y a ici que le bon Dieu et ta mère

qui te voient et t'écoutent... le bon Dieu pour qui le cœur n'a pas de secret... une mère, ça devine bien vite les tourments de son enfant qu'elle aime!

— Mes tourments, fit Rose, je ne me suis jamais plainte.

— Eh ben... non... ma bonne Marie... non... c'est moi qui me plains, c'est nous qui nous plaignons, ton père et moi. Oui... nous nous plaignons à Dieu d'abord, qui permet que not' fille si sage, si belle, si rieuse autrefois, ait présentement des chagrins, des peines telles qu'on la voit changer pour ainsi dire de minute en minute. Ne dirait-on pas que tu as commis quelque grand crime préjudiciable à quelqu'un? En vérité, tu n'es guère raisonnable de te mettre dans l'état où te voilà!

— C'est vrai, répondit Rose avec simplicité, que je n'ai commis ni crime ni dommage envers personne!

— J'en suis bien sûre, mon enfant! Pourtant tu es bien triste, et je me plains encore de ton manque de confiance envers tes parents. Tu nous caches tes tourments comme à des étrangers dont on se méfierait, dont on aurait peur. Tu as cessé de nous sourire. Avant-hier, hier même, tu as évité de nous

parler. Demain, tu éviteras sans doute notre présence. Où ça s'arrêtera-t-il, mon bon Dieu! Voilà ce qui nous inquiète et ce qui doit te troubler toi-même. Ton père m'a dit cette nuit : L'enfant nous boude et nous fuit, faut tâcher de savoir lesquels sont coupables les uns envers les autres, ou de la fille ou des parents. Si c'est nous, nous nous dépêcherons bien vite de lui demander pardon; si c'est elle... on capitulera... Mais d'abord qu'elle s'explique. Voyons, ma fille, nous ne sommes que nous deux ici. Aurais-tu cent fois tort, que je ne t'en défendrais pas moins contre la colère de ton père. Explique-toi donc... ouvre-moi ton cœur. C'est pas la curiosité qui me fait parler ainsi, tu le sais ben... c'est l'intérêt ben naturel et ben tendre que ta mère porte à son enfant!

— Oui... ma mère... oui... je le sais.

— Et tu te tais pourtant... Voyons, Marie... réponds... As-tu peur ou honte?

— J'ai honte et peur, ma mère!

— Peur de qui? se récria la vieille paysanne, en pressant avec énergie les deux mains de son enfant contre sa poitrine.

— De mon père... qui me tuera de colère et qui

mourra de chagrin... si je lui avoue ma honte!

— Quelle honte?... Allons... je t'en prie...parle?

Marie-Rose ouvrit, comme pour tout avouer, sa bouche frémissante.

Puis, éclatant tout à coup en sanglots :

— Je ne pourrai pas, s'écria-t-elle, je ne pourrai jamais !

— Qu'est-ce donc, mon enfant, qu'est-ce donc?

— Je vous le dirai, ma mère.

— Quand ça, Marie?

— Plus tard !... plus tard !...

Et, s'enfuyant à l'autre bout de la pièce de trèfle, Rose se prit fiévreusement à faner.

Simone se leva à son tour, et marchant jusqu'à l'autre bout du champ de crainte d'affoler sa fille, elle se mit en pleurant à l'ouvrage.

— Psit !... psit !... siffla-t-on en ce moment de la lisière du bois.

La vieille paysanne releva la tête et reconnut Pailleux.

— Tiens... c'est toi... mon bon garçon ? fit-elle avec amitié ; car depuis le prétendu service du 24 février, c'est ainsi qu'on traitait ce nouveau commensal de la ferme.

— Chut! fit le rusé paysan d'un air mystérieux.

— Pourquoi ça?... demanda Simone à voix basse.

Pailleux rampa vers elle le long des traînées d'herbes et avec une hypocrite condoléance :

— Ça se voit donc maintenant, que vous avez tout deviné? murmura-t-il à demi-voix. Hein!... n'est-ce pas que ça se voit?

— Quoi donc? interrogea ingénument Simone.

Pour toute réponse, Pailleux fit des deux mains un geste arrondi tout à l'entour de sa taille et significativement cligna de l'œil vers Marie-Rose, dont la silhouette se dessinait toute droite et de profil sur les nuées grises.

La vieille paysanne regarda vivement sa fille et jeta un cri perçant.

Elle avait compris.

— Silence donc! dit Pailleux, qui, non moins leste qu'un écureuil, disparut aussitôt sous le plus proche taillis. Silence! mère Simone, et ayez l'air de ne pas avoir l'air!

La jeune faneuse, en effet, s'était retournée vers sa mère; mais la voyant actionnée de plus belle à l'ouvrage, elle crut avoir mal entendu et se remit également à la besogne.

Alors Pailleux attira de l'œil Simone vers la lisière de la forêt.

La pauvre mère obéit à la hâte et s'empressa de lui demander :

— Tu sais donc tout... toi?

— Oui... mère Simone... et depuis quatre mois encore... mais je n'osions pas...

— Va, maintenant... je t'écoute.

Et, palpitante d'angoisse, le front ruisselant d'une sueur glacée, la vieille paysanne s'adossa contre le tronc d'un chêne.

En quelques mots, Pailleux raconta toute l'histoire de la grange.

C'était plus que, dans ses suppositions les plus hardies, n'avait osé jamais entrevoir Simone.

Elle resta donc muette, immobile, béante, et comme pétrifiée par un aussi grand malheur.

— Si c'était le fait d'un quelqu'un du pays, reprit cauteleusement Pailleux après un silence, y aurait peut-être ben encore de la ressource?

— Oui... oui..., murmura Simone avec l'accent du plus grand désespoir, mais avec un étranger, avec un ennemi... Oh! je connais mon homme, c'est sa mort et celle de notre enfant!

— Attendez donc... et ne vous mettez pas comme ça l'âme à l'envers. C'est pas tant seulement pour vous désespérer que je sommes venu ici... c'est que j'avais trouvé un moyen...

— Un moyen de calmer Zacharie!... c'est pas possible!

— Attendez... que je vous dis. Si, n'étant pas fautif de la chose... un quelqu'un aimait assez mam'selle Marie-Rose pour s'en déclarer l'auteur... un quelqu'un du hameau... vous comprenez ben?

— Ah! s'écria Simone, Georges eût fait cela!

— Georges Deshayes est mort! répondit Pailleux avec une visible contrariété et en même temps avec une satisfaction non moins évidente.

Puis, reprenant son insinuante circonlocution :

— Mais, fit-il bonassement, il y en a peut-être ben un autre?

— Un autre!...

— Oui... et que je connais ben encore...

— Qui donc ça?

— Eh!... pardine... moi...

— Toi... Pailleux!

— Moi-même... car je sais mieux que personne

que mam'selle Marie-Rose est innocente de son malheur... et, qui plus est, je l'aime fameusement en secret depuis ben longtemps!

— Mais elle?

— On finit toujours par estimer celui-là qui vous rend l'honneur... surtout lorsqu'on a des parents comme le père Zacharie!...

— Il a raison, mon bon Dieu!... ne put s'empêcher de reconnaître le pauvre mère, bien éloignée, hélas! de s'apercevoir qu'elle allait livrer son enfant.

— Malheureusement, recommença Pailleux avec plus de finasserie que jamais, malheureusement vous êtes riche... moi, pauvre... et peut-être ben que vot' homme ne voudrait pas...

— C'est vrai! interrompit Simone de nouveau abattue, plus d'espoir!

— Peut-être ben encore que si...

— Explique-toi.

C'est là précisément où voulait en venir Pailleux. Aussi distilla-t-il dans la réponse suivante la quintessence de sa diplomatie instinctive :

— J'ai vu le coupable... l'officier russe, vous savez ben... Il avait des remords... A preuve que je

l'ai entendu qui murmurait en s'en allant : C'te méchante action-là me portera malheur pour tout le reste de la campagne! De plus, il paraît cousu d'or et m'a l'air au fond d'un bon jeune homme...

— Eh ben... eh ben... tu me fais mourir...

— Eh ben... si j'allais le trouver tout de suite... si j'en obtenais comme qui dirait un avantagement à condition de réparer son crime... si je revenais riche aussi, moi... durant mon absence, mère Simone, me promettriez-vous de disposer tout doucement mam'selle Marie-Rose?... Vous comprenez, n'est-il pas vrai... hein?

La vieille paysanne hésitait.

— Il y va de l'existence de vot' fille et de celle de vot' mari! insista Pailleux avec une sorte de solennité.

— Pars, répondit enfin Simone, et que le bon Dieu te fasse réussir. Cette fois, tu nous auras sauvés pour tout de bon!

— Et mam'selle Marie-Rose sera ma femme? précisa le misérable, qui osa ajouter encore : En conscience, je le mérite... car c'est une ben belle action que je m'en vais *consumer* là!

— J'y ferai mon possible, je te le jure! répondit

l'aveugle paysanne en étendant la main vers le ciel.

Pailleux savait que la femme de Zacharie était une femme de parole.

Il n'en demanda donc pas davantage, et laissant à dessein la mère avec la fille :

— A bientôt donc! conclut-il en disparaissant à la course à travers le bois. J'emporte vot' promesse, mère Simone... A bientôt!...

Une heure plus tard, il arrivait devant sa masure, autour de laquelle rôdait la Souillotte depuis le lever du soleil.

Habitude assez étrange, du reste, que depuis la nuit du 24 février semblait avoir prise la grosse et insouciante villageoise.

— Hé!... hé!... hé!... ricana-t-elle du plus loin qu'elle l'aperçut. Te voilà donc enfin, monsieur le matineux... Où vas-tu?

— Dis donc, est ce que ça te regarde?

— Hé!... hé!... hé!... non... mais...

— Je veux ben te le dire cependant... je pars pour Paris.

— Pour Paris... hé!... hé!... hé!... Comment fais-tu donc pour te séparer de la Marie-Rose?

— Jalouse!

— Hé!... hé!... hé!... ma fine, y me semble que j'en aurais le droit... et peut-être ben que je n'ai pas tort...

— D'la Marie-Rose? fit Pailleux en reprenant son air diplomatique. Allons donc... Est-ce qu'on peut songer seulement à la Marie-Rose?

— Le fait est, ricana la Souillotte, que depuis quéque temps elle n'engraisse guère.

— Au contraire..., osa plaisanter Pailleux.

— Comment? interrogea vivement la Souillotte.

Pailleux se pencha vers son oreille et y jeta un mot.

— Bah! fit la rougeaude paysanne, tout ébaudie. Et de qui donc?

— Sais pas! répondit effrontément Pailleux. Mais, chut!... C'est un secret qui doit rester entre nous deux... chut!...

Tout en faisant cette recommandation, Pailleux savait parfaitement que la Souillotte n'aurait rien de plus pressé que d'aller répandre ce grand mystère chez toutes les commères du village.

Mais ceci entrait encore dans son plan.

Quant à lui, il revêtit à la hâte ses plus présentables habits, il se coiffa d'un chapeau bolivar

affreusement rougi sur les bords, il s'encorna la tête dans un monumental faux-col, et sans oublier ni les bottes fortes, ni le parapluie de cotonnade écarlate, ces deux superlatifs de l'endimanchement champêtre, il se mit pédestrement en route vers la capitale.

VI

— Rouge ou noire. —

L'entreprise était certes bien hasardeuse.

Mais on a déjà dû reconnaître dans Pailleux une persistance à toute épreuve, une inflexible ténacité.

Sur la route de Paris, cependant, on rencontrait à chaque étape des détachements de toutes nations qui regagnaient la frontière.

Bien d'autres étaient partis déjà.

Pourquoi le régiment de l'officier, à la recherche

duquel notre paysan sénonais s'aventurait sans indication aucune, n'aurait-il pas été de ceux-là ?

D'ailleurs, la route du retour pour l'armée russe, c'était la route du Nord.

Bien d'autres donc eussent rebroussé chemin.

Mais Pailleux croyait à son étoile, il ne s'arrêta qu'à Paris.

Que d'autres décrivent s'ils le veulent la ville sacrée en proie aux barbares, les arbres de nos boulevards machurés par les chevaux allemands ou slaves, les grands feux allumés toute la nuit le long de nos quais déserts, le gigantesque campement du Champ-de-Mars et des Champs-Élysées, dans les ruelles des faubourgs les duels sans nombre où tout ce qui portait un noble cœur essayait de venger en détail la patrie, tandis qu'au contraire, vers le centre ruisselant de mille feux, toute la valetaille mâle ou femelle se prostituait impudiquement à l'or de l'étranger !

Ma plume se refuse à décrire cet affligeant tableau, mon cœur encore plus que ma plume.

Qu'il vous suffise donc de savoir qu'aussitôt après avoir dépassé la barrière, Pailleux reconnut avec joie des uniformes à peu près semblables à

celui que portait l'officier russe dans la grange de Saint-Martin-sous-Bois.

A cette vue, notre paysan endimanché accéléra sa marche vers le Palais-Royal.

Maintenant encore, il y a là sans doute quelque invisible aimant qui, tout d'abord et d'une invariable façon, attire tout provincial débarqué nouvellement à Paris.

Le hasard évidemment protégeait Pailleux.

A peine débouchait-il dans le jardin, qu'il aperçut un attroupement vers la galerie de Valois.

Au milieu de cet attroupement, un Cosaque qui cherchait à s'enfuir, une montre à la main.

Derrière ce Cosaque, un horloger qui criait :

— Au voleur !

Un officier russe enfin, qui, passant par là, s'enquit de la cause de tout ce tumulte, marcha gravement vers le soldat interdit, le fit s'agenouiller avec un seul mot, et lui brûla, sans autre forme de procès, la cervelle.

Or, dans cet exécuteur si rigide de la discipline, Pailleux, dès le premier coup d'œil, avait reconnu Maximilien de Reusdorf.

Il laissa néanmoins s'écouler la foule, suivit en

silence le gentilhomme moscovite, et l'accostant enfin le chapeau bas à quelques pas de là :

— Ben des compliments, monseigneur, débuta-t-il sans le moindre trouble ni dans la voix, ni dans l'esprit. Voilà ce qui s'appelle faire respecter les bijoux de Paris... Mais il en est d'autres ben plus précieux encore dans les campagnes... l'innocence de nos filles... Que feriez-vous donc à celui qui aurait volé de ces bijoux-là?...

Pailleux ne s'était pas trompé en disant que le profanateur de Marie-Rose avait emporté le remords en son cœur.

Maximilien de Rensdorf s'arrêta tout à coup, rougit jusqu'à la racine des cheveux, et après avoir longuement regardé celui qui l'apostrophait ainsi comme pour se souvenir :

— Je vous ai vu aux environs de Sens? dit-il enfin.

— A Saint-Martin-sous-Bois, précisa Pailleux. Un pauvre village de Bourgogne dans lequel existait avant que vous n'y passiez, voici tantôt quatre mois, une jeune et jolie fille, ben honnête, ben souriante, ben heureuse... et qui pleure maintenant... et qui se dessèche ni plus ni moins que les feuilles

en novembre... et qui va mourir, parce que vous l'avez tuée, monsieur Maximilien de Rensdorf!...

— Moi!... moi!...

Et le trouble de l'étranger augmentait à vue d'œil.

— N'essayez pas de dire que non, reprit impitoyablement le Sénonais. Dans la grange que vous savez ben... il y avait du foin, n'est-ce pas vrai?... et dans ce foin quelqu'un de ma connaissance...

— Après vous et cet homme, s'écria le gentilhomme russe, eh! mon Dieu... qui le sait?...

— Tout le village bientôt... y compris vot'enfant... car elle va être mère!...

— Mère!...

Et, pleurant un instant de faiblesse, ce noble cœur repentant se voila le visage.

Quant au paysan, il enfonça son bolivar sur sa tête, ses deux mains dans ses poches, et il attendit.

— Voyons! interrogea Maximilien de Rensdorf après un silence. C'est la jeune fille qui t'envoie, n'est-il pas vrai? Que puis-je pour elle?

C'est ici qu'il fallait de la diplomatie.

Pailleux se montra digne de lui-même, et tout

en se donnant la plus intéressante apparence, il exposa clairement ce qu'il appelait son noble sacrifice.

—Ainsi, demanda le Russe avec un air de doute, ainsi cette jeune fille t'aime?

— Nous étions fiancés!... répliqua sans rougir l'imposteur, en feignant d'essuyer une larme.

— Soit!... conclut Maximilien de Rensdorf.

Et il tira son portefeuille.

Pailleux fit semblant de baisser les yeux, mais il regardait avidement en dessous...

Par malheur, Paris vengeait en ce moment le reste de la France en écorchant sans pitié ses vainqueurs.

Dans le portefeuille en cuir de Russie, il ne restait plus qu'un billet de mille francs.

— Ce serait ben maigrelet! ne craignit pas de murmurer Pailleux.

— Suis-moi !... commanda le boyard, en entrant dans la galerie sans attendre la réponse.

Les deux hommes ne tardèrent pas à disparaître dans une maison qui portait en caractères de feu le numéro 113.

Au premier étage de cette maison, on exigea que

Pailleux l issât son superbe bolivar, ce qui le contraria très-fort

Néanmoins, il ne quitta pas d'une semelle la trace de son guide.

Au delà de cette porte à laquelle on abandonnait son chapeau, s'ouvrait une vaste salle resplendissante de lumières.

Au milieu de cette salle, une longue table recouverte d'un tapis vert, sur lequel allaient et venaient des tas d'or.

Tout à l'entour, des visages ou rouges ou livides, mais indistinctement torturés ou par l'allégresse, ou par le désespoir.

Vers le centre, quatre messieurs si bien mis que Pailleux les aurait pris pour des notaires, s'ils n'eussent manœuvré d'étranges râteaux.

C'étaient les croupiers de la roulette.

On a depuis fermé les maisons de jeu, mais on s'empresse à la bourse, mais l'agiotage commence à passionner les moindres marchés de céréales de la province, car on ne décrète pas, malheureusement, la suppression d'un vice!

— Rouge... pair... impasse !... criait flegmatiquement l'un des croupiers au moment où Maxi-

milien de Rensdorf s'approchait du tapis vert.

Il jeta le billet de mille francs sur la noire.

Puis, indifférent à ce qui se passerait, il parut tomber dans une rêverie amère, après avoir dit à Pailleux :

— Quand tu trouveras que ce sera suffisant... ramasse !

Il est de ces heures où l'on se sent certain de gagner.

Au milieu d'un inqualifiable silence, la même impassible voix bientôt cria :

— Noire !

Un autre monsieur en cravate blanche doubla le billet de mille francs.

La bille d'ivoire tournait déjà de nouveau sur la roulette de cuivre.

— Noire encore !

Il y eut quatre mille francs à l'avoir de Pailleux.

— Toujours noire !

Huit mille francs.

Pailleux était superlativement doué de l'instinct de l'argent, il avait déjà compris le jeu.

Aussi désormais, écarquillant les yeux, suant à grosses gouttes, soufflant comme un bœuf, il avan-

çait et retirait tour à tour ses mains convulsivement crispées.

Durant ces fiévreuses hésitations, deux autres fois la cravate blanche proclama :

— Noire !

— Trente-deux mille francs !... cria le paysan ébloui à l'oreille du gentilhomme toujours impassible. Trente-deux mille francs !

— Ramasse !... répondit froidement Maximilien de Rensdorf.

Pailleux se précipita sur le tapis vert au moment où la bille allait s'arrêter pour la sixième fois.

Une seconde encore, et il gagnait soixante-quatre mille francs.

Un autre tour de plus, et il perdait tout.

— Pas de chance ! rugit Pailleux avec une sourde colère, qui fit assez mal augurer à l'étranger de l'avenir de Marie-Rose.

Néanmoins, le rapace villageois ployait voluptueusement les trente-deux billets de banque qu'il allait empocher sans la moindre façon.

— Un instant, fit le Russe avec gravité, tout ne serait pas réglé convenablement ainsi.

Et prenant des mains de Pailleux la somme tout

entière, il passa dans la salle voisine, s'assit devant une table sur laquelle se trouvait ce qu'il faut pour écrire, et demanda au villageois qui l'avait suivi tout effaré :

— Comment se nomme le plus honnête notaire de Sens ?...

— Maître Jolivard.

— Bien.

Le boyard alors enferma les trente-deux billets de mille francs dans une première enveloppe, sur laquelle il écrivit :

— Pour être remis, le jour seulement du mariage, à l'époux de Marie-Rose.

Puis le paquet soigneusement cacheté disparut sous une seconde enveloppe, qui ne tarda pas à porter cette adresse :

— A maître Jolivard, notaire à Sens.

Ces prudentes dispositions une fois prises, Maximilien de Rensdorf sortit de la maison de jeu, marcha, toujours escorté du paysan, jusqu'à un bureau de poste, y jeta aussitôt la lettre, donna quelques louis à Pailleux, et disparut en lui disant :

— Voici pour ton retour... Pauvre jeune fille !...

Fais en sorte qu'elle ne me maudisse plus et qu'elle soit heureuse !...

Pailleux resta seul devant le bureau de poste, la bouche non moins béante que la boîte aux lettres.

Un instant, il avait espéré mieux.

Non pas qu'il dédaignât le moins du monde Marie-Rose. Loin de là. Elle était belle, fille unique, riche... tout cela convenait très-fort à Pailleux.

Mais le notaire de Sens avait ordre de remettre les trente-deux mille francs à l'époux de Marie-Rose.

Or, quel époux?

La lettre du Russe ne mentionnait aucun nom.

Pailleux comptait bien, à la vérité, sur l'influence maternelle de Simone, sur les bavardages de la Souillotte qui le servait sans s'en douter, sur tous les incidents qui, durant son absence, avaient dû survenir à Saint-Martin-sous-Bois.

Néanmoins, il pouvait fort bien avoir tiré les marrons du feu pour un autre ; néanmoins, rien ne prouvait que le mari auquel on remettrait les trente-deux-mille francs, ce serait Pailleux.

— Encore une partie à jouer, résuma-t-il réso-

lûment, encore rouge ou noire. Mais je me sens en veine... allons-y donc vivement... et le tout pour le tout!...

Cette fois encore, Pailleux ne se trompait pas; il allait également gagner à cet autre jeu de hasard qui s'appelle le mariage.

Donc, impatient d'en finir et nanti des quelques napoléons de l'officier russe, il prit bravement le coche de Sens et ne tarda pas à se trouver de retour à Saint-Martin-sous-Bois.

Comme la nuit du 24 février, en arrivant au village, il trouva la Souillotte blottie toute tremblante dans sa masure.

— Qué que t'as donc?... demanda Pailleux d'un air épanoui.

— C'est ta faute aussi, riposta penaudement la Souillotte, c'est ce grand secret que tu m'avais tant recommandé de ne point dire...

— Et dont tu n'as rien eu de plus chaud que de parler...

— A ma voisine tant seulement...

— Qui l'a répété à son voisin...

— Et ainsi de suite...

— D'un bout de la commune à l'autre bout...

— Tant et si ben... qu'hier soir... ça est enfin revenu à l'oreille du père...

— Ah... ah !

— Qui s'a mis dans une fureur à faire sauter toute la maison...

— Très-bien...

— De quoi... très-ben ?... Mais la pauvr' fille et sa mère s'en sont ensauvées c'matin à la Croix-de-l'Affût... tu sais ben...

— Oui... après?...

— Après... le père Zacharie s'a mis à ma poursuite... afin de remonter, comme il dit, à la source de la chose — et moi, tu comprends, je me cache aussi.

— Pas du tout... faut aller lui demander pardon... Faut tout lui dire, y compris et surtout que la Simone est au carrefour de l'Affût avec la Marie-Rose...

— Mais...

— T'as pas besoin de comprendre... tiens... voilà de quoi t'acheter, dès quand la fête, un beau cotillon neuf à raies rouges...

Et Pailleux lui mit un louis dans la main.

La Souillotte regarda préalablement la pièce d'or

avec des éblouissements dans les yeux, puis la frotta du coude et des manches, puis la noua dévotieusement dans un coin de son mouchoir à carreaux.

Mais sans pour cela bouger encore.

— Va donc... va, bonne bête !... lui disait narquoisement Pailleux.

Alternativement poussée par les deux épaules, déjà presque dressée dès cette époque à l'obéissance passive, la Souillotte partit enfin dans la direction de la ferme.

Pailleux la suivit en tapinois, afin de tout observer à l'écart.

Ainsi placé, il ne tarda pas à voir ressortir le vieux soldat, qui, furieux et sa carabine à la main, était vainement contenu par la Souillotte.

— Elle est forte tout d'même, ricana à part lui Pailleux, et ben qu'en prenant le plus long, j'n'arriverai pas le dernier au carrefour de l'Affût !...

Et il s'élança à travers le bois.

En effet, les deux pauvres femmes étaient là, terrifiées, palpitantes, et se serrant convulsivement l'une contre l'autre, comme pour mourir du moins ensemble.

Bien qu'affolée par l'étrange position où la jetait

l'aveugle puritanisme de son mari, la Simone comprenait bien que sa fille était plus à plaindre encore qu'elle-même; la Simone cherchait à la rassurer par tous les moyens imaginables; la Simone parlait de Pailleux afin de lui laisser entrevoir du moins une espérance.

Tout à coup le vieux soldat apparaît devant elles, et couchant en joue Marie-Rose :

— Malheureuse ! s'écrie-t-il d'une voix éperdue, tu vas payer de ta vie la honte que tu jettes sur moi !

Mais déjà Pailleux s'est précipité au-devant de Marie-Rose, mais déjà Pailleux s'écrie à son tour d'une voix suppliante :

— Grâce, père Zacharie... grâce pour elle... C'est moi seul qui suis fautif !...

— Toi !... fait le veillard stupéfait en laissant retomber l'arme fatale.

— Moi-même, — ajoute Pailleux en feignant de pleurer. — Moi, l'père de l'enfant !...

Et il se précipite aux genoux du vieux soldat.

Mais la jeune fille va s'y élancer à son tour, mais Marie-Rose indignée va confondre héroïquement tant d'impudence.

— Georges est mort, lui jette rapidement Simone à l'oreille, Pailleux n'agit que par dévouement, et tu nous sauves tous en ne le démentant pas !

— Eh bien ?... demande depuis un instant Zacharie.

Marie-Rose s'avance à pas lents pour répondre, regarde longuement les deux vieillards auxquels un pieux mensonge rendrait peut-être le bonheur, Marie-Rose va parler enfin !

Mais tout à coup, brisée par tant d'émotion, elle tombe évanouie dans les bras de sa mère.

— J'apporte trente-deux mille francs en mariage, hasarde Pailleux, qui vient de lire sur la physionomie du fermier que l'évanouissement de Marie-Rose est considéré comme une réponse affirmative.

— Soit !... consent enfin le pauvre père attristé. Soit... elle sera sa femme !...

Ivre de succès, Pailleux embrasse frénétiquement la main du vieux soldat.

Quant à la Souillotte, elle est restée là, immobile, béante, stupide et murmurant tout ébaubie :

— Eh ben !... et moi ?... C'est donc pour ça qu'il me faisait jaser... Comme il m'a mise dedans... Ah ! le gueux !...

VII

— Une noce sénonaise. —

Dans beaucoup de pays, le mariage est une charmante et poétique fête.

Il n'en est pas ainsi dans la Bourgogne, surtout dans le Sénonais.

D'abord, incompréhensible coutume, durant toute la matinée du grand jour, à la marie ainsi qu'à l'église, la mariée reste habillée de noir.

Peu importait d'ailleurs à Marie-Rose... Ne gardait-elle pas moralement le deuil de son bonheur à jamais perdu !

Pailleux jouait cependant son rôle d'amoureux discret et désintéressé avec un admirable machiavélisme, avec une tartuferie qui ne se démentait pas.

D'un autre côté, Marie-Rose voyait ses parents

presque heureux, surtout sa mère ; elle se sentait donc au cœur cette douce et calme émotion que donne le sentiment de tout sacrifice accompli.

Aussi, lorsque au matin, la musette criarde annonça la nombreuse escorte du mari, la mariée descendit, sinon souriante, du moins en apparence parfaitement résignée.

Musiciens en tête, longs rubans au vent, rires et chansons sur toute la ligne, on passa gaiement de la municipalité à l'autel.

Là, tout s'accomplit dans le recueillement habituel, dans le plus religieux silence.

Mais en ressortant de l'église, le vacarme champêtre recommença de plus belle.

Au milieu de la place même, une table, suivant l'usage, avait été dressée.

Sur cette table, deux seuls couverts.

Entre les deux, une soupière fermée de son couvercle.

Pailleux et Marie-Rose s'assirent, afin de donner à tout le hameau la burlesque représentation de la première soupe du ménage.

Ordinairement, il échoit à la mariée quelque indécent objet, quelque allusion grossière qui pro-

voque sur toute la place une retentissante fanfare de vociférations et d'éclats de rire.

Mais Pailleux veillait à tout; la soupière ne contenait que des fleurs des champs.

Il y eut un murmure de désappointement chez la majorité de la noce.

Marie-Rose sut gré à son mari de cette attention délicate, et, se plaçant entre son père et sa mère, elle reprit le chemin de la maison, sans avoir versé une larme.

— Mauvais présage! grommelaient les commères sur le passage du cortége.

En effet, presque toujours fort émues, les mariées villageoises gémissent énormément au retour de l'église, et l'on augure de leur félicité à venir en raison de l'abondance des pleurs qui tombent de leurs yeux plus ou moins rouges.

A la porte de la ferme, nouveau cérémonial sénonais.

La musette ayant de nouveau repris son allure joyeuse, le marié se place au dernier rang de tous les invités qui défilent deux par deux devant la jeune épouse, qui se tient toujours entre son père et sa mère, à droite du seuil de la maison.

A chaque invité, jeune ou vieux, qui passe en rentrant au logis, l'un ou l'autre des deux grands parents demande à sa fille :

— Ma fille, c'est-y celi-là que ton cœur déi (désire)?...

— Non, répond la mariée, ce n'est pas celi-là que mon cœur déï!

Et lorsque après vingt ou trente questions et réponses identiques, lorsque passe à son tour le marié :

— Ah!... s'écrie la mariée, ah... le voilà celi que mon cœur déï.

Et elle se précipite sans façon dans les bras de l'épouseur, qui l'embrasse comme un enragé, au milieu d'un ignoble concert de refrains obscènes à faire rougir les populations les plus grossièrement païennes des faubourgs de nos grandes cités.

Qu'on vienne donc maintenant encore nous vanter la poétique innocence des villages, où presque toutes les filles sont déjà mères lorsqu'elles approchent de l'autel, où les mœurs et les paroles ont, pour ainsi dire, l'exhalaison des plaines nouvellement fumées après un jour d'orage!

O Florian!... ô Grandisson!... où êtes-vous? O Virgile!

Pailleux sut cependant encore éviter cette dernière infamie à Marie-Rose.

Au moment de défiler à son tour, il s'empressa de lui prendre la main et de la faire entrer dans la maison après un respectueux baiser sur le bout des doigts.

Décidément Pailleux savait comprendre sa femme, décidément Pailleux était un mari avec lequel on pouvait entrevoir un honorable et tranquille avenir.

Inutile d'ajouter que les gens de la noce ne partageaient nullement cet avis. De la pudeur, de la retenue, de la galanterie... fi donc!... Décidément, le nouvel époux était un monsieur qui n'avait aucune gaieté dans l'esprit, aucune élégance dans les façons, aucune habitude du monde!

Quant à Marie-Rose, quoique encore bien désolée au fond de l'âme, elle sentait peu à peu néanmoins se calmer son épouvante, elle avait comme une imperceptible lueur d'espérance au cœur!...

Le tour de la robe blanche était venu cependant.

Toutes les jeunes filles de la noce montèrent avec madame Pailleux dans la chambre nuptiale, afin de

présider joyeusement à la toilette du repas et du bal. Marie-Rose se laissa parer, se laissa pomponner en silence.

Seulement, lorsque la demoiselle d'honneur attacha le bouquet à la ceinture de la mariée, une larme tomba des yeux bleus sur les blanches fleurs d'oranger.

Cette larme-là, c'était la part de Georges Deshayes!

L'ange des amours perdues dut la recueillir tout doucement pour la lui reporter au ciel.

Quant à la jeune épouse, plus pâle que la mousseline légère qui l'enveloppait, elle redescendit dans la salle du festin.

La noce se donnait à la ferme même de Zacharie.

Car, suivant l'imprudente coutume des paysans, le beau-père et la belle-mère venaient d'abandonner tout ce qu'ils possédaient à leur fille, ou plutôt à leur gendre.

Ils demeuraient à la ferme, mais rien ne leur y appartenait plus. Ils étaient chez Pailleux.

Sacrifice immense, renoncement presque général, nous le répétons, mais qu'on accepte ordinairement sans murmurer au village, mais que Zacharie et

Simone avaient offert d'eux-mêmes, et sans la moindre crainte pour l'avenir.

Aussi, le repas fut-il assez gai. Simone croyait en Pailleux, Zacharie voyait son honneur à couvert, et pour le vieux soldat, c'était tout.

Quant au marié, outre les trente-deux mille francs de Maximilien de Rensdorf, outre la fortune de Zacharie, il commençait à s'apercevoir que Marie-Rose était une fort jolie fille. Les compliments et les plaisanteries de ses voisins, le petit-bleu du cru avec lequel, depuis le matin, sa position le forçait à trinquer sans cesse, la joie surtout d'avoir si complétement réussi, tout cela finissait par singulièrement lui monter à la tête. Il se frottait gaillardement les mains, il lançait de temps en temps des regards fripons vers sa femme, il devenait aussi bruyamment joyeux que les autres, il déposait déjà son masque de Tartufe et laissait voir enfin le visage enluminé de l'épouseur bourguignon, la vraie face du vrai Pailleux.

Les gens de la noce ne l'en considéraient que comme plus charmant; Zacharie et Simone ne pouvaient trouver en cela rien que de fort naturel; mais Marie-Rose... oh!... Marie-Rose recommen-

çait à frissonner jusqu'au plus profond de son cœur.

Ce fut donc avec un véritable soulagement qu'elle vit se terminer enfin le repas.

Contrainte d'ouvrir le bal, elle se laissa guider plutôt qu'elle ne dansa durant deux ou trois contredanses.

Puis, désireuse d'un peu de solitude, elle profita d'un instant de grand tumulte pour s'esquiver dans le verger de la ferme.

Les garçons de la noce voulurent la poursuivre afin de la ramener au bal.

— Laissez, dit Pailleux, elle s'apprivoisera bien tout à l'heure... Ça me regarde.

On applaudit à ce trait de bon goût, et l'on se trémoussa de plus belle en oubliant momentanément l'héroïne de la fête.

Libre donc de rêver en silence, Marie-Rose s'avança lentement jusqu'au bout du verger, lequel n'était séparé que par une simple haie de la grand'-route.

Elle allait néanmoins revenir sur ses pas, lorsque tout à coup, par-dessus cette haie, une main s'avança qui lui présentait une lettre.

En même temps, une voix inconnue lui disait :

— Pour vous seule... lisez !

Puis, le bras disparut, et la jeune femme, un instant épouvantée, n'entendit plus que le bruit d'un pas rapide qui s'éloignait dans la nuit.

Que pouvait renfermer ce mystérieux billet?...

Pour une paysanne de cette époque, Marie-Rose, heureusement, avait reçu quelque éducation : elle savait lire.

S'empressant donc de regagner un petit escalier qui s'ouvrait derrière la maison, elle monta sans bruit dans la chambre nuptiale.

Cette chambre, c'était celle que la veille encore occupaient Zacharie et Simone. Les deux vieux paysans avaient tout donné, tout, jusqu'à la couchette de leurs jeunes amours, jusqu'au lit où était née Marie-Rose !

La fenêtre était ouverte, la lune éclairait la nuit étoilée.

Sans recourir à une autre lumière, la jeune femme écarta vivement les rideaux et brisa le cachet.

La lettre était signée Maximilien de Reusdorf.

L'étranger repentant avait obéi à une sorte de

défiance envers Pailleux. Il écrivait à Marie-Rose pour lui demander à elle-même respectueusement pardon ; il l'instruisait, pour plus de sûreté, de la somme reçue, à condition qu'on réparerait son crime, il lui apprenait que l'homme auquel on venait de l'unir s'était vanté d'être aimé d'elle.

Pailleux avait donc menti, menti à son père et à sa mère, menti surtout à elle-même, qui avait pu croire à du dévouement, et qui se voyait la dupe d'une révoltante spéculation !

Une telle révélation, en un tel jour, à une telle heure, c'était horrible !

— O mon Dieu !... sanglota Marie-Rose en tombant agenouillée près de la fenêtre, ô mon Dieu, n'était-ce donc pas assez de malheurs ! O Georges Deshayes, toi qui est là-haut maintenant... toi qui m'as promis que ton âme reviendrait murmurer ici même, dans la nuit, la chanson de nos jeunes années... prie pour moi, Georges... demande à Dieu qu'il protége Marie-Rose... ou redescends du ciel pour la défendre !

Tout à coup, et comme pour répondre à cette évocation suprême, une voix s'éleva dans le lointain, qui chantait :

Près de toi que toujours aimerai,
Sur la terre ou sur l'onde,
Fût-ce de l'autre monde,
Je reviendrai !

Minuit sonnait en même temps à l'horloge du village.

Stupéfiée, haletante, éperdue, Marie-Rose se rejeta vivement en arrière, et croyant à l'erreur d'un rêve, elle écouta, la tête inclinée vers le sol.

La voix s'approchait en devenant plus distincte; la voix du bien-aimé chantait encore :

Fût-ce de l'autre monde,
Je reviendrai !...

Folle d'espérance et de courage, Marie-Rose se releva d'un bond, courut à la fenêtre, et le corps penché en dehors, elle regarda.

A travers les arbres du verger, qu'inondaient en ce moment les rayons argentés de la lune, une forme, indécise encore, s'avançait.

Et la voix chantait toujours.

Comme femme et comme paysanne, Marie-Rose était deux fois superstitieuse.

— Est-ce toi?... s'écria-t-elle d'un accent effaré. Est-ce toi, Georges Deshayes... ou plutôt n'est-ce pas ton ombre?...

VIII

— Dans la chambre nuptiale. —

— C'est moi!... répondit le lieutenant des vélites en s'accoudant sur le rebord de la fenêtre, car effectivement c'était bien lui; c'est moi, Marie-Rose. Les Russes m'ont jeté d'abord dans le fourgon des morts... puis dans une charrette de blessés. C'est ainsi que je me suis trouvé reconduit jusqu'au delà du Rhin... Deux mois se sont passés pour moi dans le délire, deux autres mois dans la captivité... Enfin j'ai pu reprendre le chemin de la patrie, du village... et me voici!

— Vivant... il était vivant! s'était écriée déjà

Marie-Rose, en se reculant avec un effroi mêlé de désespoir.

Georges Deshayes se méprit sur le sentiment qui faisait frémir sa bien-aimée, et, s'appuyant sur le rebord de la fenêtre, il sauta légèrement dans la chambre, et vint tomber aux genoux de Marie-Rose, en poursuivant avec une voix qui semblait chanter du plus profond de sa poitrine :

— Bien d'autres n'auraient pas survécu à une telle blessure... Mais Dieu qui avait marqué nos deux âmes pour s'aimer et se confondre... le bon Dieu m'a permis de m'élancer jusqu'ici de la tombe pour te dire : Je t'aime encore, Marie-Rose, m'aimes-tu toujours!

— Malheureux! put-elle répondre enfin, malheureux... regarde-moi... Mais tu ne devines donc rien... mais tu ne vois donc rien!... Regarde!

Et de ses frémissantes mains elle froissait sa robe de noce, elle arrachait tour à tour et son voile blanc et sa blanche couronne.

— Mariée! fit alors Georges Deshayes avec stupeur, elle est mariée!

— Aujourd'hui même!

— Mais qui donc... qui?

— Pailleux.

—Le traître qui nous avait attirés dans un guet-apens... Le misérable qui m'a livré, qui m'a vendu aux Cosaques !

— Moi aussi, j'ai été vendue !... sanglota amèrement Marie-Rose; moi aussi j'ai été livrée... et d'une façon infâme encore !

— Comment... mais comment ?

D'abord la jeune femme entr'ouvrit la bouche pour répondre.

Puis elle se voila le visage empourpré tout à coup.

Puis, se ressouvenant enfin du billet de Maximilien de Rensdorf, elle le tendit à Georges en détournant la tête et lui dit :

— Voilà qui te répondra pour moi... Lis !

De plus en plus étonné, le jeune homme saisit la lettre et la plaça sous un rayon de la lune.

Tandis que, de ses regards ardents, il dévorait cette triste justification, la pauvre jeune fille, à son tour, tombait en même temps peu à peu agenouillée devant lui.

— Ah !... ne tarda pas à gémir douloureusement Deshayes, en laissant retomber ses deux bras abattus.

Il y eut entre les deux amants, séparés à jamais, un affreux silence.

Silence bientôt interrompu par les aigres accords de la musette qui ramenait le marié triomphalement à la chambre nuptiale.

Georges releva la tête.

Dans ses yeux pleins de larmes il y avait une nouvelle question.

— Tu ne comprends pas tout encore! reprit follement Marie-Rose. Eh bien... là... là .. cache-toi, Georges... et écoute!

Déjà elle l'avait poussé vers l'alcôve, déjà elle venait d'en refermer les rideaux sur lui.

On frappait à tour de bras à la porte, jusqu'alors fermée en dedans.

Marie-Rose alla tirer les verrous.

Poussé, tiraillé, bousculé par toute la noce, Pailleux, ivre-mort, roula plutôt qu'il n'entra dans la chambre.

Puis la porte se referma sur les deux nouveaux époux, aux frénétiques éclats de rire de tous les conviés, à la dernière et burlesque aubade de la musette qui finit par s'éloigner et s'éteindre peu à peu dans le lointain.

— Hé! hé! hé! ricana stupidement le marié qui cherchait à s'avancer en trébuchant vers sa proie. Hé... hé... ben! une bonne nuit, madame ma femme!

Mais elle l'écarta par un geste hautain, et d'une voix vibrante de mépris :

— Monsieur, lui demanda-t-elle superbement, combien vous a-t-on payé pour l'ignoble comédie qu'à notre union vous nous avez fait jouer à tous?

Un instant le misérable, qui croyait tout ignoré, fut abasourdi par cette question inattendue.

Puis, prenant son parti gaiement, et avec un geste cynique :

— Trente-deux mille francs, avoua-t-il effrontément, c'est un joli denier. Dame... on a de la finesse. Ni vous, ni vot' famille n'auriez su tirer argent de la chose. Mais moi, pas si bête... je vous ai joliment manœuvré ça en tapinois... faut pas m'en vouloir de n' vous en avoir rien dit... Vous n'en avez pas moins vot' part... Soyez donc gentille avec votre époux... puisque, grâce à lui, madame Pailleux, nous sommes riches!...

— Est-ce assez de honte!... murmura douloureusement Marie-Rose.

— J' vous en veux pas!... reprit Pailleux d'un air aimable. C'est pas vot' faute à vous... je le savons mieux que personne, puisque j'étais sous le foin de la grange à Colas. Et Dieu sait que vous avez supplié, menacé, pleuré... que vous vous êtes défendue ni plus ni moins que la France... à laquelle on a fait comme à vous, sans comparaison. C'est les malheurs de la guerre... j' peux ben en jurer... ah mais!

Une seconde fois, et mieux encore que par la lettre de l'officier russe, Marie-Rose était justifiée aux yeux de Georges Deshayes.

Se dégrisant peu à peu, le misérable ajouta encore :

— J'ai dit au boyard que vous m'aimiez... c'est pas vrai... mais ça viendra... J'ai persuadé à la Simone que je vous épousais par pur attachement, ça m' vient déjà... J'ai convaincu l' père Zacharie que j'étais fautif du passé, tout l' monde le croira à perpétuité... Ainsi, ni vu ni connu... La noce est partie... nous v'là seuls tous les deux... hé... hé... hé... et j' suis vot' mari... Par ainsi...

— Jamais!... interrompit dignement Marie-Rose, en repoussant Pailleux qui voulait l'enlacer

dans ses bras et qui s'en alla trébuchant jusqu'à l'autre bout de la chambre.

Il y eut en ce moment une imperceptible agitation dans les rideaux de l'alcôve.

— Jamais! répéta Pailleux tout abasourdi. Il me semble pourtant que monsieur le maire et monsieur le curé...

— Qu'importe!... interrompit encore Marie-Rose. Tout cela vous assure de l'argent... celui de cet homme et le mien... beaucoup d'argent... c'est tout ce que vous désiriez... N'en demandez donc pas davantage, et sortez à l'instant de cette chambre pour n'en jamais repasser le seuil... Que ce soit bien convenu entre nous... car cela sera... je vous le jure!...

— Oh mais!... oh mais!... fit Pailleux qui trouvait sa femme plus belle encore dans la colère que dans la tristesse, et qui la dévorait de loin des yeux.

— Commandez en maître dans cette maison, puisqu'elle vous appartient maintenant, poursuivit dignement et résolûment Marie-Rose. Respectez la vieillesse de mon père et de ma mère, qui se sont démis en votre faveur de tout ce qu'ils possé-

daient... Plus tard, laissez-moi élever cet enfant qui portera votre nom, seul lien qui nous unisse : voici votre part, voici la mienne. Hormis cela... vous m'entendez bien, monsieur... jamais rien de commun entre nous... jamais !

— Pourquoi... mais pourquoi donc?... osa demander le misérable, auquel cet arrangement n'allait pas du tout, et qui commençait à se fâcher en dedans.

— Parce qu'en trahissant votre pays, vous avez fait assassiner Georges Deshayes que j'aimais... que j'aime encore... et que vous êtes un infâme!... répliqua énergiquement Marie-Rose en le contraignant à reculer sous le feu de son regard. Parce qu'en livrant aux Cosaques ce village, vous m'avez livrée vous-même au déshonneur, et que vous êtes un infâme! Parce qu'après nous avoir trompés tous, ce matin, à l'église, vous avez trompé Dieu, et que vous êtes un infâme!...

Rien d'indigné, rien d'imposant, rien de solennel comme Marie-Rose prononçant cette méprisante et vengeresse apostrophe.

Un instant, Pailleux subit l'irrésistible domination de cette haute et fière vertu.

Mais il était excité par l'ivresse, par le désir, par le sentiment de son droit.

Il se redressa donc peu à peu, se raffermit sur ses jambes, s'avança à son tour vers la jeune femme, et pantelant, exaspéré, terrible ainsi qu'un satyre en furie :

— M'en aller ! rugit-il d'une voix qui n'avait plus rien d'humain. Oh !... mais non... mais non... vous êtes à moi... vous êtes belle... et je vous veux !

— Georges ! s'écria Marie-Rose, en se précipitant dans l'alcôve, dont les rideaux retombèrent en se refermant sur elle.

— C'te bêtise !... ricana Pailleux en la poursuivant avec rage ; il est mort... Oh... oui... appelle-le, ton amoureux... va... je ne crains que les vivants... et à moins qu'il ne ressuscite tout exprès pour t'empêcher d'être bel et bien madame Pailleux...

En même temps, il écartait violemment les rideaux de l'alcôve.

Georges Deshayes lui apparut alors, debout, pâle, les bras croisés sur la poitrine et les yeux étincelants.

Pailleux crut voir un fantôme, et bondit à recu-

lons jusqu'à la fenêtre, à la rampe de laquelle il se cramponna des deux mains, fiévreusement rejetées en arrière.

— Obéis à l'arrêt de Marie-Rose, commanda le spectre d'une voix profonde, ou, je le jure par Dieu, c'est toi qui seras mort!

Et les bras toujours croisés, immobile, grave, il s'avançait lentement vers Pailleux.

L'esprit égaré déjà par la passion, par la colère, par l'ivresse, le misérable, superstitieux d'ailleurs comme il a été dit, se renversait peu à peu devant cette foudroyante apparition, se penchait de plus en plus épouvanté en dehors.

Il perdit enfin l'équilibre et tomba lourdement dans le verger.

— Grand Dieu!... murmura Marie-Rose prête à s'affaisser à demi évanouie sur la couchette. Grand Dieu!... Georges... qu'avez-vous fait?

— Marie-Rose! s'écria Georges en s'élançant vers elle, éperdu de douleur et d'amour.

Mais avant que le jeune homme eût seulement effleuré les chastes plis de sa robe blanche, la jeune fille se releva vivement, et d'une voix pleine de vertueuse pudeur :

— Ni à lui, ni à vous..., articula-t-elle saintement. Je suis la femme de cet homme... Georges... j'appartiens désormais tout entière à mon enfant et à Dieu !

Le jeune homme, à ces mots, fit un pas en arrière, passa la main sur son front comme pour en chasser les dernières hallucinations mondaines, s'inclina respectueusement devant celle qu'il avait tant aimée, et répondit enfin avec calme :

— Vous avez raison, Marie... nos amours ne sont plus de ce monde... Pour les âmes déçues, pour les cœurs brisés, pour les avenirs sans espérance... il est encore un refuge ici-bas... Oui, vous avez raison, et ce refuge, c'est Dieu !

— Que voulez-vous dire, Georges?

— Vous le saurez un jour peut-être... Voici le gage de nos fiançailles terrestres... voici votre croix, Marie-Rose !...

— Georges, voici votre anneau d'argent !...

Et ils se rendirent en silence la bague et le crucifix du 24 février.

— Qui sait? reprit mélancoliquement Marie-Rose. Nous les échangerons peut-être de nouveau et prochainement dans le ciel !

— On s'y retrouve, quand on s'est aimé sans espoir ici-bas! reprit sur le même ton le jeune officier.

— C'est là seulement que nous pouvons être unis... heureux!...

— Adieu donc, Marie-Rose!...

— Adieu! Georges... Adieu!...

Ce fut tout.

Sans même oser regarder une dernière fois la paysanne en pleurs, le jeune vélite éperdu se précipita vers la fenêtre, sauta dans le verger, repoussa du pied le corps de Pailleux qui obstruait son chemin, et courut tout d'une haleine jusqu'à la haie.

Seulement, au moment de la franchir, il se retourna pour jeter un suprême regard vers la maison.

Debout, dans l'encadrement lumineux de la fenêtre, Marie-Rose élevait au-dessus de sa tête le modeste chapelet où pendait la petite croix.

Georges Deshayes contempla durant quelques secondes cette ombre ainsi sanctifiée.

Puis, poussant un soupir déchirant, il disparut dans la nuit.

IX

— Le pâtureur de nuit. —

Pailleux cependant était loin d'être mort.

Étourdi par l'épouvante et par la boisson, peut-être aussi par sa chute, il n'avait éprouvé qu'un simple évanouissement, qui bientôt était devenu du sommeil.

Rien de plus probable même qu'il eût ainsi dormi jusqu'au lendemain matin, sans le passage d'un assez singulier troupeau et de son berger, non moins étrange.

A savoir, la bande des chèvres au père Claude Fou.

Cet excentrique personnage était un vieux bonhomme aux pittoresques haillons, à la barbe sauvage, au grand feutre écorné, venant on ne savait d'où, logé dans une misérable hutte sur la limite indécise de trois ou quatre communes, de façon

qu'on ne put jamais savoir à laquelle il appartenait positivement; en conséquence, ne payant pas d'impôts, insoucieux de toute loi, ennemi de toute oppression, passionné pour l'indépendance.

Le père Claude Fou avait pour compagnes quatre ou cinq chèvres, avec lesquelles il descendait chaque matin à Sens, afin d'y vendre, en sonnant, leur lait par les rues.

Après quoi, tant qu'il lui restait quelques liards, il traînait de cabaret en cabaret, buvant partout plus que de raison.

Parfois même, le soir, on le trouvait étendu dans quelque carrefour et ronflant comme un bienheureux au coin d'une borne, avec ses quatre ou cinq chèvres qui bêlaient d'un air éploré à l'entour.

Pauvres bêtes!... elles eussent dû être bien maigres, car leur propriétaire, éternellement altéré, n'avait pour les nourrir que la glane, généralement contestée, des divers communaux stériles, dont il se vantait tour à tour ou se refusait obstinément d'être le citoyen.

Mais la nuit, presque toutes les nuits, car jamais le père Fou ne dormait régulièrement, il menait à la sourdine son troupeau dans les meilleurs pâturages,

parfois même dans les gras vergers des environs.

C'est de là qu'on l'avait surnommé le pâtureur de nuit.

Bon enfant du reste, alerte et gai, rêveur et doux, mais sentencieux et railleur en diable, jeteur de sorts, au dire des méchants, sorcier tout bonnement et diseur de bonne aventure, au gré des naïfs garçons et des crédules fillettes.

Ce soir-là, comptant sur la noce pour éloigner toute surveillance de la ferme à Zacharie, sitôt que les dernières rumeurs et les dernières clartés s'y furent éteintes, il conduisit ses biques au ventre creux dans le verger même où venait de tomber l'épouseur de Marie-Rose.

Grande fut la surprise du vieux berger en reconnaissant Pailleux.

Plus grande encore la surprise de Pailleux en revenant à lui dans les bras du vieux berger.

— Père Fou! s'écria-t-il presque aussitôt d'un air ahuri. Vous qui savez tant de choses, père Fou, croyez-vous aux revenants?

— Qui sait? répliqua le grand vieillard avec un ricanement sarcastique. Qui sait? j'en suis peut-être un moi-même!

Rien de fantastique alors comme le prétendu sorcier, à demi plongé dans l'ombre et dans les filtrations de la lune à travers les branches, avec ses grands haillons, bizarrement agités par le vent de la nuit, avec les quatre ou cinq paires de cornes qui dansaient autour de lui dans les herbes.

Pailleux frissonna jusqu'à la moelle des os.

— Dites donc, reprit l'ironique chevrier tout en s'appuyant sur sa grande houlette de frêne, dites donc, monsieur le marié... m'est avis que vous la passez joliment fraîche, la première nuit de vos noces!

— Oui... oui..., balbutia Pailleux d'un air en apparence indifférent. Oui, j'ai voulu faire un tour au clair de lune, et je me suis endormi, comme on prétend que ça vous arrive quelquefois, père Claude, à la belle étoile!...

— Que voulez-vous... monsieur Pailleux... l'ivresse est la consolation des pauvres! — Vous v'là riche maintenant, et qui plus est l'époux d'une jolie femme... ça ne vous est plus permis comme au temps de la Souillotte, monsieur l'mari de Marie-Rose!

— La Souillotte!... répéta Pailleux étonné, tout en regardant le pâtureur de nuit.

— Oh!... je sais tout, moi! ricana le grand vieillard en montrant ses dents blanches.

— Allons, reprit après un silence le nouveau propriétaire, qui se sentait de plus en plus embarrassé sous le regard scrutateur de Claude. Allons... je vais rejoindre ma femme... Bonne nuit!

— Bonne nuit pour vous-même, monsieur le marié... si ça se peut! Quant à nous, nous sommes certains de la passer fameuse ici... moi et mes biques!...

A cet aveu sans façon, Pailleux se retourna vivement vers le pâtureur de nuit, et remis tout à coup par l'instinct de la propriété :

— Ici? gronda-t-il sévèrement. Mais ce n'est point un communal, le savez-vous bien, père Fou?

— Oh! oh!... fit narquoisement l'étrange chevrier, oh! c'est pas le père Zacharie qui me chicanerait pour quelques brins d'herbe de son verger.

— Le père Zacharie... possible! Mais rien ne lui appartient plus maintenant... tout est à moi!...

— Tout?

Et le vieux sorcier se prit à rire derechef de son rire silencieux.

— Claude Fou !... s'écria Pailleux dont commençait à s'échauffer la bile, savez-vous que je pourrais fort bien vous faire un procès?...

— Un procès? répliqua bonassement le berger railleur, soit... Mais alors je serai contraint de dire tout haut, devant les juges, que le verger de votre beau-père a remplacé pour vous le lit de la chambre nuptiale, et que je vous ai trouvé ronflant sous la fenêtre, à trois heures du matin, la première nuit de vos noces !

— Trois heures du matin !... fit Pailleux tout déconcerté. Allons... allons... n'en parlons plus... père Fou... Il est grand temps de rentrer... vous avez raison... et je rentre.

— Bien du plaisir, monsieur le marié !...

Pailleux s'était engagé déjà dans le petit escalier; il se guida tant bien que mal dans les corridors de la ferme, il atteignit enfin la chambre de Marie-Rose.

La porte était fermée en dedans.

Frappant, grattant, appelant tour à tour avec prière ou avec fureur, mais cependant toujours à

voix basse, afin de ne pas donner l'éveil à la malignité des gens de la maison, il passa dans l'ombre vingt mortelles minutes sans obtenir même l'honneur d'une réponse.

Puis, grelottant, morfondu, furibond, ne sachant où se blottir, sans être deviné, pour le reste de la nuit, il se décida finalement à redescendre dans le verger.

Mais à la dernière marche de l'escalier, il se retrouva face à face avec le père Claude qui lui riait sataniquement au nez.

— Encore vous!... fit Pailleux avec l'impuissante rage d'un homme complétement abattu.

— Plaignez-vous-en..., repartit sans s'émouvoir le moins du monde le vieux berger. Je vous attendais... pour ne pas vous laisser passer tout seul le reste de la plus belle nuit du mariage..

— Tout seul!... voulut nier Pailleux.

— Faut en prendre votre parti, monsieur le mari pour de rire... Bien décidément la porte de la chambre de Marie-Rose restera fermée pour vous, comme plus tard la porte du paradis... à perpétuité!...

Voyant et désormais croyant qu'on ne pouvait

rien cacher au pâtureur de nuit, Pailleux résolut du moins de s'assurer son silence, et lui donnant quelques pièces de monnaie :

— Père Fou..., supplia-t-il d'un air penaud, gardez-moi le secret.

Un instant le vieillard hésita devant cette aumône, et comme se parlant à lui-même :

— Le secret ? murmura-t-il lentement. Jamais je n'ai trahi un secret... Et cependant pour moi les champs des alentours n'ont pas de mystères... oui... mais pour moi seul ! A quoi bon révéler les faiblesses, les ridicules, les crimes même de l'humanité ? Ça ne la rendrait pas meilleure, et ce serait moins drôle... En voici un de plus sur mes tablettes, voilà tout... Pourquoi faire le fier?... Il y en a tant d'autres déjà... tant qui ne paraissent pas ce qu'ils sont, tant qui ne sont pas ce qu'ils paraissent... *Amen !*...

Et comme philosophique conclusion de ces énigmatiques paroles, il empocha la menue monnaie de Pailleux.

Puis, revenant à son ton habituel, et prenant le marié par le bras :

— Allons, poursuivit l'étrange vieillard, al-

lons, venez... vos dents claquent le froid et la fièvre... vous êtes abruti par le vin et par le mécontentement... vous avez besoin de quelqu'un qui vous console, qui vous soigne... et je vais vous conduire vers la seule amitié qui ne vous faillira jamais...

Incapable de résister en ce moment, ne sachant plus ce qu'il faisait, malade non moins de tête que d'estomac, Pailleux se laissa guider comme un enfant.

Les deux hommes sortirent donc de l'enclos, et précédés par les chèvres qui gambadaient en bêlant comme au sabbat, ils s'avancèrent dans le village, complétement désert et silencieux à cette heure.

Tout à coup, au détour d'une ruelle tortueuse, Pailleux entrevit une lueur rougeâtre dans les ténèbres et fiévreusement il tressaillit.

— N'ayez donc pas peur, murmura le sorcier. C'est la lampe d'une étable dans laquelle veille quelqu'un qui m'attend pour lui guérir sa vache malade... quelqu'un de votre connaissance... Entrons!...

Et il poussa Pailleux devant lui.

Au milieu de l'étable, à peine éclairée par une

mèche fumeuse, et la tête appuyée sur le ventre d'une vache languissamment étendue dans la paille, une femme sommeillait à demi.

— La Souillotte !... fit aussitôt Pailleux.

La grosse fille entr'ouvrit la paupière, écarta ses cheveux ébouriffés, et bâilla longuement.

— Souillotte !... dit le pâtureur de nuit, voilà ton amoureux, dont sa femme ne voudra jamais, et que je te ramène.

Pailleux eut un mouvement de dépit, un regard de reproche.

— Oh !... fit Claude, vous pouvez tout dire à la Souillotte... c'est celle-là qui vous aimera toujours !

Et, les laissant seuls, il emmena la vache malade au dehors.

L'époux éconduit avait besoin, en effet, de soulager son cœur ; il s'assit également dans la litière et raconta tout.

— Là... c'est ben fait ! s'écria la Souillotte encore à moitié endormie ; oui... très-ben fait... V'là ce que c'est que d'avoir voulu devenir le père d'un enfant qui n'est pas de toi... j'en suis sûre... tandis que tu pourrais... et que tu devrais au contraire...

— Hein ! fit Pailleux en relevant la tête vers la Souillotte, qui venait de s'arrêter tout à coup, et qui rougissait en baissant les yeux.

— Dame !... reprit-elle, cependant bientôt... dame, je ne t'en avais rien dit pour te ménager une surprise, et plus tard je me suis tue, tant j'étais contre toi colère...

... Mais que veux-tu... le carrefour de l'Affût m'a porté malheur !

— Comment... tu serais?...

— Absolument comme la Marie-Rose !

A cette catégorique révélation, Pailleux se redressa tout à coup, ravivé, songeur, et tellement effrayant de visage que la Souillotte épouvantée se renversa involontairement en arrière.

— Le carrefour de l'Affût, grondait-il en même temps, le regard en feu et le sourcil en travail. C'était bien la nuit de l'invasion... la nuit du 24 février... la même nuit... oui... c'est possible... c'est résolu... ça sera !

Et, comme soudainement inspiré, Pailleux semblait avoir conçu quelque sombre et terrible machination.

— Tais-toi !... murmura la Souillotte en lui

montrant de loin le père Fou qui ramenait la vache à l'étable. Je ne sais pas ce que tu complotes... Pailleux... mais tais-toi... Si le pâtureur de nuit allait nous jeter un sort !

— Un sort? conclut tout à coup Pailleux avec une joie sauvage et une indomptable haine. Eh ! que m'importe le sorcier... que m'importerait le diable lui-même! Rien n'empêchera ce que je veux... as pas peur la Souillotte... tu n'auras plus lieu de te plaindre... Ce sera notre enfant à nous qui sera riche... Et toi, Marie-Rose... tremble à ton tour... car j'ai trouvé le moyen de me venger... et je me vengerai !...

X

— Nuit de novembre. —

Le lendemain et les jours qui suivirent, Pailleux ne fit semblant de rien.

— Ma femme est souffrante, avait-il dit seulement à son beau-père, et, pour la laisser se rétablir plus à son aise, je m'en vas prendre la chambre dont nous étions convenus pour Simone et pour vous. Il reste une pièce vacante à côté du grenier... Vous savez bien?... c'est un peu sombre... mais bah!... vous êtes un vieux soldat... à la guerre comme à la guerre... En attendant mieux, ça va-t-il?

Zacharie avait abdiqué; sans murmure, il monta d'un étage ses dieux lares.

— Il fera ben de la froidure ici pour les rhumatismes que t'as rapportés de tes campagnes, observa tristement Simone.

— C'est bien plutôt à craindre pour toi, mon vieux camarade de lit, répliqua tendrement l'ex-Égyptien, et le travail des champs lègue à la vieillesse à peu près autant de duretés que la guerre. D'ailleurs, nous finissons seulement juillet... Et puis, as-tu remarqué combien cet arrangement-là semblait faire plaisir à not' fille?

— Oui... oui..., conclut Simone. Et pourvu que Marie-Rose soit heureuse...

C'était là l'argument sans réplique ; on ne parla plus de rien.

D'un autre côté, cependant, le gendre avait pris toutes les clefs de la maison; le gendre serrait étroitement l'argent, et Dieu sait qu'il n'en laissait guère ressortir du bahut, car dès cette époque, la plus sordide avarice commençait à se manifester chez le paysan enrichi.

La jeune femme ne mit aucun obstacle aux envahissements successifs de son mari ; contente qu'il ne réclamât aucun autre droit, elle le laissait maître absolu quant au reste.

L'aisance cessa donc peu à peu de régner à la ferme, et le pauvre ne tarda pas à en désapprendre le chemin.

Tenus à distance, à peine nourris, surveillés comme des forçats, les paysans employés à l'exploitation perdirent promptement la rieuse familiarité des heureux jours; ils devinrent taciturnes, maigres et haineux.

La chose passa même en proverbe, et pour désigner une fille pâle, un garçon mal-venant, une bête efflanquée, on s'accoutuma à dire, à Saint-Martin-sous-Bois :

— C'est de la ferme à Pailleux!

Du reste, de quoi se seraient plaints les domestiques? Le strict nécessaire paraissait à peine à la table des maîtres ; jamais ni la chanson ni le sourire!

Tout cela fut bien triste pour Zacharie et pour Simone, eux jadis si gais, si généreux, si renommés à la ronde pour leur franche et large hospitalité!

Mais ils étaient chez Pailleux. Et Marie-Rose ne se plaignait pas.

En revanche, chez le nouveau fermier, il fallait que tout le monde, même le beau-père et la belle-mère, travaillât comme des mercenaires.

— Tous ceux qu'on emploie vous volent..., alléguait sans cesse Pailleux. On n'est jamais si ben

servi que par soi-même... Après le maître, il ne reste plus rien à glaner... Plus on économise, plus on amasse... Ça coûte déjà tant d'argent pour se nourrir soi-même!...

Et tant d'autres axiomes à l'usage des avares.

Du reste, il donnait lui-même l'exemple. Toujours le premier levé, le dernier au lit toujours, ce tyran domestique travaillait de l'aube au crépuscule avec une incroyable activité.

— J'ai tant d' charges! allait-il répétant en tout lieu, sitôt qu'il lui fallait délier les cordons de sa bourse.

Et Dieu sait que Zacharie et Simone lui rapportaient plus qu'ils ne coûtaient, les deux humbles vieillards!

Marie-Rose elle-même, Marie-Rose, malgré son état, gagnait largement sa maigre nourriture.

En août, vint la fête du pays.

A cette époque, chaque année, l'usage était que toutes les villageoises aisées portassent une robe neuve.

La Simone n'y avait jamais manqué.

Un soir, au souper, Marie-Rose crut de son devoir de le rappeler à Pailleux.

— Dans ma position, moi je n'en ai pas besoin cette année, hasarda-t-elle timidement, mais ma mère...

— Bah!... bah!... interrompit-il en changeant l'entretien. J'porte la même veste depuis dix ans, et j'espère ben la porter dix ans encore... Tout ça c'est des folies du temps jadis. L'drap s'use et les étoffes aussi... Vaut mieux acquérir d'la terre!

La veille, en effet, Pailleux venait de s'arrondir de son premier quartier.

Le lendemain, rencontrant aux champs son mari, Marie-Rose voulut revenir à la charge.

— Plaignez-vous... j'vous le conseille..., repartit Pailleux avec un sourire tout particulier. Si j'amasse... ça n'est-y pas pour *notre* enfant?

La pauvre mère rougit et n'insista plus.

— D'ailleurs, dit encore en s'éloignant Pailleux, ils doivent avoir des économies.

Des économies!... Mais pour arrondir davantage encore la dot de leur chère fille, Zacharie et Simone n'avaient absolument conservé que leur pièce de mariage.

Habitués donc aux mille petites douceurs de la vieillesse aisée, pressentant bien que Marie-Rose

n'avait pas plus d'argent qu'eux-mêmes, ne voulant pour rien au monde en demander à leur gendre, Simone et Zacharie souffrirent en silence bien des privations qui sont de grands chagrins à soixante ans !

Quelque absorbée qu'elle fût dans son isolement, dans la triste et mystérieuse existence qu'elle voulait cacher à tous, Marie-Rose aimait trop son père et sa mère pour ne deviner rien, pour ne rien voir.

Sitôt qu'elle eut conscience de cet état de choses, elle sentit enfin se révolter son âme; elle alla hautement et fièrement trouver son mari.

C'était la première scène, c'était, pour ainsi dire, le premier tête-à-tête entre les deux époux.

Pailleux la laissa dire jusqu'au bout, puis d'un ton froid et railleur :

— Vous ne vous souvenez donc plus, demanda-t-il, de ce que vous m'avez dit le soir de nos noces?

— Quoi donc, monsieur?

— « Vous aurez l'argent... tout l'argent. C'est votre part... n'en demandez pas davantage. » Voilà ce que j'ai accepté... je n'ai que ça... c'est vrai... mais je prétends en jouir à ma façon, et j'en jouis !

— Monsieur !...

— Voulez-vous être ma femme pour de bon?... Oh ! ce sera bien différent alors... Alors... voulez-vous ?

L'ardente lueur d'une cynique espérance traversait en même temps l'œil voilé de Pailleux.

Par cela même peut-être qu'il en était plus obstinément rebuté, il était évident que cet homme nourrissait pour sa femme un secret et violent amour tout prêt à s'enflammer à la moindre étincelle.

Cette fois encore, Marie-Rose ne répondit que par un geste résolu d'éloignement et de dégoût.

— Non ! fit Pailleux avec une rage haineuse. Non toujours, n'est-ce pas? Eh ben !... moi aussi... non !

— Mais cependant !...

— Vous voulez que je n'aime que l'argent... je l'aime avec passion... et cette tendresse-là me fait trouver que votre père et votre mère me coûtent déjà bien assez cher comme ça... Des robes neuves, des friandises... allons donc... Je ne veux pas... et je suis le maitre !...

Puis, apercevant Zacharie qui, sans doute, avait

entendu les derniers mots, il ajouta avec intention :

— C'est comme pour le logement... La récolte a été forte cette année, et j'aurais ben besoin d'augmenter le grenier de la chambre qu'ils y occupent... mais j'n'ose pas le leur faire entendre... Et cependant, tout contre la porcherie, il y a un grand cellier ben propre, ben sain, ousqu'on pourrait percer une ouverture, et qui ferait une ben jolie retraite pour des vieux...

— Il suffit, monsieur..., interrompit Zacharie que Pailleux avait fait semblant de ne pas voir. Demain matin, nous serons logés à côté de vos porcs.

— A vot' aise, beau-père... quoique vous soyez chez moi, je n'veux contrarier personne !

Le lendemain, en effet, le vieux soldat déménageait de nouveau.

— L'eau suinte des murs, observa cette fois encore Simone ; il fera bien humide ici cet hiver !

— Qu'importe ? répliqua Zacharie. J'ai ben autre chose maintenant qui me trouble l'âme.

— Quoi donc, not' homme ?

— J'ai sentiment que not' fille n'est pas heureuse...

— Ah !

Et l'on ne songea plus au logement.

Mais, dès la fin d'octobre, le vieux soldat souffrit affreusement de ses blessures, mais Simone commença de ressentir dans tous ses membres des douleurs aiguës.

Bien qu'attristés, bien que brisés, bien qu'humiliés sans cesse dans l'affreuse position qu'ils s'étaient créée eux-mêmes par leur renoncement irréfléchi, les deux vieillards avaient encore du moins la suprême consolation de vivre dans la chaumière qui les avait vus naître, de voir chaque jour et d'embrasser aux heures des repas leur fille.

Ce dernier bonheur allait prochainement leur manquer.

Voici comment :

Pailleux était une de ces natures qui s'attellent immédiatement au char de tout vainqueur.

Sitôt la Restauration, on l'avait vu devenir royaliste enragé.

On devine aisément ce qu'était resté Zacharie.

Chaque jour, à table, le gendre prenait un malin plaisir à exalter ce que détestait le beau-père, à le blesser à tout propos dans ses plus chères idoles.

Il y eut entre eux de violentes disputes.

— Mieux vaut gagner notre pain chez autrui! s'écria certain jour le vieux soldat à bout de patience. Mieux vaut aller mourir sous un toit étranger!

— Que ça ne soit pas moi qui vous en empêche, riposta aimablement Pailleux. Liberté tout entière, père Zacharie... N'vous gênez pas. J'ai même à vot' service mon ancienne maison... C'est pas cossu. Mais j'm'y suis bien porté durant quarante ans!

— Soit! consentit impatiemment le vieux soldat; soit... demain...

— Non... bientôt... mais pas encore! refusa Pailleux avec un empressement étrange.

Depuis le jour des noces, en effet, l'ex-masure du nouveau richard restait hermétiquement et mystérieusement fermée.

La Souillotte avait complétement disparu depuis la même époque.

L'automne passe vite aux champs; c'est peut-être la saison où l'on travaille le plus fort.

Novembre arriva bientôt.

Le temps approchait où Marie-Rose allait avoir recours à la Rude, espèce de prêtresse de Lu-

cine, qui présidait à toutes les naissances du canton, voire même à celles des bêtes à quatre pattes.

C'était une pauvre et maigre diablesse, grande et sèche comme un échalas, à la figure osseuse et plate, un peu rousse, un peu louche, au long cou surtout rougeoyant et ridaillé comme celui des dindons.

Vers la fin d'octobre, on remarqua que Pailleux lui rendait souvent visite; une fois même on prétendit l'avoir vu qui lui mettait de l'or dans la main.

Vint enfin la nuit du 27 novembre.

Nuit d'hiver déjà, sombre et neigeuse nuit, à travers laquelle ventaient des gémissements sinistres.

Vers la dixième heure, enveloppé dans une ample roulière dont il se masquait le visage, Pailleux sortit mystérieusement de son ancienne demeure, et marmotta ces quelques mots dans sa cravate brodée de givre :

— Presque en même temps... mais la première... A merveille !

Et il se dirigea par des chemins détournés vers le logis de la Rude.

Une heure après, et toujours usant des mêmes précautions, il rentrait avec elle dans la masure.

Quelqu'un qui passa tout contre crut entendre des cris.

Vers minuit enfin, et cette fois sans paraître vouloir se cacher en rien, Pailleux rentra à la ferme, toujours escorté de la Rude, qui semblait porter quelque chose dans sa mante, et qui murmura tout bas :

— J'ai peur !

— Pas d'risques ! repartit Pailleux sur le même ton. Couches et langes, tout est pareil, tout est marqué au même chiffre. Allons !

Et ils entrèrent tous les deux.

Prétextant de son émotion, le père resta dans une sorte de soupente où il tenait ses écritures, et où la Rude se glissa furtivement durant quelques secondes avec lui.

Quelques minutes plus tard, Marie-Rose devenait mère.

Prête à retomber évanouie, elle n'eut que le temps d'entrevoir son enfant et de lui jeter autour du cou le chapelet rendu par Georges.

— Je vas débarbouiller le mioche, dit la Rude,

et par la même occasion le montrer au papa!

Et elle disparut une seconde fois dans la soupente de Pailleux, à l'oreille duquel elle jeta vivement ces quatres mots :

— Une petite fille aussi !

— De mieux en mieux ! riposta-t-il avec une joie contenue.

Presque aussitôt la Rude remonta le poupon, et prétextant un autre accouchement qui la réclamait dans les environs, elle se retira sur-le-champ, mais après s'être une troisième fois faufilée dans la soupente à Pailleux, mais en paraissant, ainsi qu'à l'arrivée, cacher quelque chose sous sa mante.

Puis, au lieu de se diriger, ainsi qu'elle venait de le dire, vers un village des alentours, elle redescendit au contraire le coteau jusqu'au bord de l'Yonne ; elle remonta la rivière jusqu'au pont, elle s'engagea dans le faubourg de Sens, et ne s'arrêta enfin que sur le trottoir complétement désert d'un vaste bâtiment de sinistre apparence.

Au milieu de la muraille de ce bâtiment, pendait la chaînette d'une cloche.

Tremblante et de peur et de froid, la Rude sonna.

Quelque chose aussitôt tourna dans la muraille, qui s'entr'ouvrit dans un espace d'un pied carré, et qui présenta un petit matelas.

Sur ce lit mystérieux, la Rude posa un enfant.

Pauvre petite créature qui se prit tout à coup à crier, comme pressentant le triste sort auquel on condamnait son innocence abandonnée! car ce berceau hasardeux, c'était le tour... car cette sombre maison, c'était l'hospice des Enfants-Trouvés!

La Rude allait clocher de nouveau, pour que le mécanisme discret retournât l'enfant vers l'intérieur de l'hospice, lorsque tout à coup elle sentit se trémousser contre ses jupes comme les cornes d'une légion de diablotins, lorsqu'elle aperçut devant elle une grande ombre noire qui se redressait en trébuchant contre la borne voisine.

Aussitôt, et sans prendre le temps d'agiter la sonnette, sans même oser regarder derrière elle, la Rude s'enfuit à toutes jambes, et disparut ainsi qu'une chouette effarouchée dans la nuit.

. . . . . .

A cette même heure, Marie-Rose revenait à elle, demandait la pauvre petite créature qui semblait devoir être son unique consolation dans la vie, la

couvrait de baisers et de larmes, entr'ouvrait le maillot marqué par elle-même, et recherchait en vain le crucifix qu'elle venait de passer une heure auparavant au cou de sa fille.

La Simone parcourut toute la maison, le regard incliné vers le sol.

Le tendre talisman, le cher chapelet ne se retrouva pas.

—Ma fille !... gémit alors Marie-Rose avec un amer pressentiment au cœur, ma pauvre petite fille !... Ils ont égaré la sainte relique sous la protection de laquelle je t'avais mise en naissant ! O mon Dieu... mon Dieu... faites que ça ne lui porte pas malheur!

XI

— Deux mères. —

Les relevailles de Marie-Rose furent longues.

La pauvre jeune mère avait été tellement affaiblie par le chagrin !

Pailleux en profita pour consommer l'exil de Zacharie et de la Simone.

Exil, disons-nous, et le mot n'est pas trop dur, car on ne saurait se figurer jusqu'à quel point le paysan tient à la chaumière où il est né, où il fut enfant, jeune homme, époux, père, vieillard heureux !

Ce fut donc une terrible révolution pour les parents de Marie-Rose, un coup d'autant plus douloureux, qu'ils durent le supporter le sourire aux lèvres, tant ils appréhendaient que les yeux de leur

fille ne pénétrassent la profondeur de leur désespoir mortel.

En arrivant dans la nouvelle demeure imposée par M. Pailleux, Simone et Zacharie tombèrent en face l'un de l'autre, et jusqu'au milieu de la nuit restèrent là, immobiles, atterrés et pleurant en silence.

Cette demeure eût-elle été un palais auprès de leur ancienne maison, ce n'en eût pas moins été un changement regretté, pénible, maudit.

Mais ils se voyaient relégués, déportés tout à l'autre bout du hameau, hors même de la vue de leur ancien verger, dans un recoin rocailleux et désert qui s'appelle la Côte-aux-Loups, dans l'une des plus tristes et des plus sombres masures de Saint-Martin-sous-Bois.

Nous l'avons dit plus haut, Pailleux était pauvre.

— De qui descendait-il? d'où venait-il même? On l'ignorait, ou du moins à peu près.

Il y avait une vingtaine d'années environ que Pailleux était apparu pour la première fois à Saint-Martin à la suite d'une de ces bandes de moissonneurs lorrains que chaque août ramène en Bour-

gogne, et qui remontent vers le nord aussitôt les blés dans les granges.

Soit qu'il eût à redouter dans sa province natale les conséquences de quelque méchante affaire, soit qu'en se dépaysant il voulût se soustraire à la conscription républicaine, Pailleux avait fait naître une occasion de rester.

Garçon de ferme par-ci, journalier par-là, artisan de tous les métiers suivant l'occurrence, il avait fini par être adopté tant bien que mal par le village qu'il avait pris pour sa nouvelle patrie.

Mais sans exciter de bien vives sympathies, sans une amitié, à l'exception peut-être de la Souillotte, malheureuse créature, comme lui sans famille, comme lui d'humeur vagabonde et sauvage.

A cela près, toutefois, que celle-ci dépensait étourdiment tout le peu qu'elle gagnait en un jour; que celui-là, bien au contraire, épargnait liard par liard sur les choses les plus indispensables de la vie des champs.

L'avarice, au village, passe pour presque vertu; Pailleux commença donc de gagner en considération, tandis que la Souillotte perdait davantage encore.

Un jour enfin arriva où le *Lorrain* (tel était le sobriquet de Pailleux) put réunir cent écus, *acquérir* la masure de la Côte-aux-Loups, devenir propriétaire.

Il y eut des gens qui, ce jour-là, l'appelèrent *mósieur* Pailleux!

Tout le monde, néanmoins, y compris l'acquéreur lui-même, pensa que cette importante acquisition serait son bâton de maréchal.

Mais dans les natures obtuses et couardes du genre de celle de Pailleux, il s'opère parfois, vers la quarantième année, des transformations étranges, de soudains épanouissements du cerveau, qui trompent souvent, ou qui du moins étonnent ceux qui croient le mieux les connaître.

Un beau jour, à une heure dite, tout à coup, une idée scintille devant leurs yeux et les guide; une route, invisible aux autres hommes, leur apparaît.

Ils s'élancent avec l'impulsion de la fatalité, ils marchent en écrasant impitoyablement tout ce qui se rencontre sous leurs pas; ils arrivent,et l'on est tout surpris de retrouver à la place du paysan misérable et abruti de la veille une notabilité cham-

pêtre, à la place du citadin déjà deux ou trois fois *fruit sec* une des puissances du jour.

Mais que d'insensibilité dans ces cœurs tout pleins de fiel ! que de dissimulation haineuse et féroce ! que de vengeance distillée goutte à goutte sur l'humanité tout entière qui leur a trop longtemps refusé leur fauteuil au soleil!

Pailleux était un parvenu de cette trempe.

Le 24 février 1814, l'esprit du mal lui avait dit à l'oreille :

— Voici un coin de ta patrie que les Russes achèteraient à prix d'or.

Et il avait vendu Saint-Martin-sous-Bois !

Quelques heures plus tard, sous le foin de la grange, la même voix avait ajouté :

— Voici un crime dont tu dois tirer profit !

Et il était allé trouver à Paris le comte Maximilien de Rensdorf.

Un instant contrarié par l'envoi des trente-deux mille francs au notaire de Sens, il n'avait pas tardé à entendre de nouveau son démon familier :

— Bah ! épouse pour tout de bon Marie-Rose, et avec la somme tu auras la ferme, et avec la ferme une fort jolie femme !

Nous avons vu comment *le Lorrain* en était arrivé à ce mariage.

Mais à partir de ce dernier triomphe qui acheva de lui donner confiance en lui-même, à partir de la nuit des noces qui multiplia cette confiance par toute la haine naissante qu'il commençait de ressentir contre sa femme, Pailleux n'eut plus besoin des conseils de la voix du mal, et déjà, dans l'étable de la Souillotte, ce fut de sa propre inspiration qu'il se dit :

— Voici un enfant qui est le mien... qui sera le mien... Quant à l'autre qui va naître, quant à celui de Maximilien de Rensdorf et de mademoiselle Marie-Rose, quant à cet étranger qui hériterait de tout ce que j'ai su déjà acquérir, de tout ce que je me sens capable de gagner encore... cela ne sera pas ! Non... non... jamais ! Les deux femmes accoucheront presque en même temps... il sera facile de... Oui.. oui... Allons trouver la Rude !

Moyennant une somme longuement débattue, la sage-femme consentit, sans peine d'ailleurs, à la substitution des enfants.

Mais le jour même où les deux petites filles vinrent au monde, le Lorrain faillit se briser con

tre un obstacle sur lequel il n'avait certes pas compté.

La Souillotte.

Lorsque la Rude voulut lui prendre son enfant pour l'emporter en toute hâte dans le berceau de celui de Marie-Rose, la Souillotte se mit tout à coup à vouloir retenir la pauvre petite créature avec une énergie tout à fait en dehors de sa débonnaire nature.

Il fallut que Pailleux s'accroupît à côté d'elle dans la paille et plusieurs fois à l'oreille lui répétât :

— Ton enfant n'aurait pas de nom... ton enfant serait misérable... il sera mon héritier ainsi... il sera riche... c'est-à-dire heureux !... D'ailleurs, tu ne l'abandonnes pas, tu n'y renonces pas pour cela... bien au contraire... tu seras près de lui comme si de rien n'était... tu le verras toujours... toujours !

A ce dernier mot seulement, la Souillotte desserra les bras, et se rendormit sur la couchette que depuis vingt-quatre heures elle occupait, à l'insu de tout le village, dans la masure de la Côte-aux-Loups.

Avant de refermer les yeux, cependant, elle avait enveloppé Pailleux d'un regard étrange.

Pailleux ne daigna faire aucune attention à ce regard et cette fois encore se crut le maître absolu de la situation.

Mais, deux jours plus tard, au moment où Pailleux venait de s'asseoir dans la chambre de Marie-Rose, attiré qu'il était dès le matin par le désir d'embrasser sa petite fille, pour laquelle il commençait à se sentir déjà l'une de ces folles tendresses que les caprices de la nature font éclore dans les plus stériles cœurs de père, la Souillotte parut inopinément sur le seuil.

—Tiens ! fit Pailleux qui ne put se défendre d'une sorte de tressaillement instinctif, tiens... bonne bête... c'est toi?... Que viens-tu faire ici? M'est avis, cependant, reprit-il, que personne ne t'y a mandée?

— En effet..., fit Marie-Rose plus encore étonnée que son mari, car c'était la première fois que cette fille, qui jouissait, comme nous l'avons dit, d'une assez mauvaise renommée, mettait les pieds à la maison.

La Souillotte ne s'émut nullement de cet accueil peu encourageant, et avec ce même air bonasse auquel elle devait le sobriquet amical dont l'honorait

Pailleux, mais lentement et en appuyant sur chacun des mots :

— Monsieur sait bien cependant, répondit-elle, qu'il m'a engagée comme servante pour tout faire à la ferme, mais surtout pour prendre soin de la petite que voilà, attendu que madame Pailleux est bien trop faible pour remplir tous les offices d'une mère...

Marie-Rose protesta vivement par un geste vers le berceau.

Vers ce berceau aussi, la Souillotte fit un pas, une main sur son cœur pour en comprimer les battements, le corps chancelant, le visage affreusement pâli, mais plus encore par les émotions qu'elle étouffait en elle que par les suites d'une couche que plus que jamais personne ne devait soupçonner au hameau.

Pailleux commençait à se retourner de ci et de là sur sa chaise.

— Trop faible pour être mère... moi... moi !... s'écria Marie-Rose révoltée.

— Mais non ! voulut protester Pailleux en se relevant à demi. Non... ce n'est pas moi qui...

La Souillotte ne le laissa pas achever, et avec ce

même regard qu'il avait trop dédaigné au moment où la Rude lui enlevait son enfant, cet enfant qui était là maintenant, dans le berceau au-dessus duquel Marie-Rose croyait étendre son bras maternel :

— M. Pailleux veut-il donc que je répète ce qui s'est dit entre nous il y a deux nuits, fit-elle, à la masure de la Côte-aux-Loups?

Pailleux se redressa tout debout, et plongea son œil gris dans l'œil vert de la Souillotte.

La Souillotte soutint imperturbablement ce regard aigu comme un stylet.

Il était évident qu'une transformation aussi s'était opérée chez elle, que la maternité avait spontanément épanoui son cerveau, que ce n'était plus *la bonne bête* de la Croix-de-l'Affût, mais bien une femme désormais, une mère, avec laquelle il allait falloir compter.

— Eh bien? demanda bientôt Marie-Rose, instinctivement inquiète du grand silence qui venait de se faire tout à coup dans la chambre.

Pailleux ne répondit rien ; mais, saisissant le bras de la Souillotte, il l'entraîna vivement au dehors.

Que se passa-t-il entre eux? Nul ne saurait le dire.

Une heure après environ, Pailleux reparut chez sa femme, tournailla deux ou trois fois par la chambre, et finit par dire entre les dents:

— Décidément, il nous faut ici quelqu'un. La Souillotte restera comme fille de ferme.

— Soit, répliqua Marie-Rose; mais je vous en préviens, monsieur, personne entre ma fille et moi... personne!

— Faudra voir! conclut le Lorrain, comprenant qu'il allait se heurter à une résolution non moins énergique que celle par laquelle il venait sans doute d'être vaincu, à une volonté non moins maternelle que celle de la Souillotte; faudra voir!

Et il sortit.

Presque derrière ses talons, rentra la Souillotte.

Marie-Rose dormait, ou du moins semblait dormir.

L'enfant aussi.

La Souillotte d'abord parcourut toute la chambre d'un regard rapide; puis, retenant son souffle, glissant sur la pointe des pieds, elle s'approcha de la barcelonnette d'osier.

Déjà sa tremblante main entr'ouvrait les petits rideaux verts; déjà ses yeux ardents plongeaient dans le berceau, lorsque le bras de Marie-Rose s'étendit tout à coup au-dessus de l'enfant endormi et repoussa presque brutalement la Souillotte.

— Que venez-vous faire ici? demanda-t-elle en même temps d'une voix impérative et brève, que voulez-vous?...

— Rien, répliqua la Souillotte en s'asseyant, après avoir réprimé un premier élan de colère, rien...

Il y eut un silence.

Les deux femmes, les deux mères s'entre-regardèrent.

Bientôt l'enfant s'éveilla, pleurant.

— Pauvre petite! s'écria la Souillotte en bondissant vers le berceau.

— Elle a soif, fit en souriant Marie-Rose, qui prit aussitôt l'enfant dans ses bras et lui donna le sein.

La Souillotte aussi avait eu un premier mouvement pour dégrafer son corsage; mais se souvenant aussitôt non-seulement qu'il ne lui était pas permis d'allaiter son enfant, mais encore qu'elle ne devait

pas même paraître lui avoir donné le jour, elle referma son fichu avec une crispation de rage et s'en alla appliquer son front brûlant à la vitre contre laquelle elle pleura.

Pauvre créature! Si, presque à son insu, Pailleux l'avait faite sa complice, elle payait déjà bien chèrement sa part de complicité!... Pauvre mère! Si l'éclosion de ses entrailles avait du même coup fait épanouir son cerveau, cette intelligence jusqu'alors prisonnière, cette force nouvelle allaient du moins être purifiées par la douleur!

Le lendemain matin, au jour naissant, lorsque se réveilla Marie-Rose, la Souillotte promenait déjà l'enfant par la chambre, en le berçant dans ses bras avec toutes sortes de délicatesses maternelles.

— Encore?... fit Marie-Rose à demi courroucée.

— Toujours!... répliqua d'abord, avec une sauvage résolution, la Souillotte.

Mais changeant de ton tout à coup et s'agenouillant au milieu de la chambre avec l'enfant toujours dans ses bras:

— J'en aurai si grand soin!... supplia-t-elle avec des sanglots. Ne me grondez pas, madame, et

laissez-moi vous aider un peu... Elle est si gentille, la petite... et moi aussi je l'aime tant!

Il y avait une si profonde humilité dans l'attitude de la Souillotte, une si poignante souffrance dans sa voix, une si évidente sincérité dans son regard, que Marie-Rose sentit se fondre toute sa colère et que ce fut avec douceur cette fois qu'elle reprit sa petite fille des mains de la Souillotte, en lui disant :

— C'est bien, ma fille, c'est bien... nous verrons... et si vous êtes aussi attentive que vous le paraissez... Je comprends bien qu'on aime ma fille... allez! elle est si belle déjà! Mais moi... voyez-vous bien... moi je suis sa mère!

La Souillotte n'avait entendu que les premiers mots, et se jetant sur les mains de Marie-Rose, elle les avait follement embrassées.

Cette demi-promesse qu'elle venait de recevoir, ce *nous verrons* de Marie-Rose, n'était-ce pas l'assurance de voir à toute heure son enfant, de le toucher, de le porter, de le soigner, de le caresser, de l'aimer, comme une simple servante, il est vrai, mais tout à son aise, du moins, au fond du cœur?

Aussi, chose étrange! bien loin de ressentir une

haine jalouse contre sa rivale légitime, préférée même, la Souillotte se dévoua corps et âme à Marie-Rose, et dès le lendemain de son installation à la ferme, elle se mit en quatre pour lui être agréable en quelque chose.

Elle en agissait de même, du reste, à l'égard de Pailleux. Depuis le premier entretien qu'elle avait eu avec lui, depuis le pacte secret qui sans doute avait été passé entre eux, la nouvelle servante s'était mise vaillamment à l'œuvre. Levée toujours la première, toujours la dernière au lit, travaillant sans relâche, tantôt à ceci, tantôt à cela, ne se permettant d'autre repos, d'autres distractions, d'autres fêtes que les moments où elle allait *aider sa chère maîtresse* dans le doux accomplissement des devoirs de la maternité, la Souillotte eût pu être citée en exemple à toutes les filles de ferme, car elle besognait réellement comme quatre.

De plus, elle avait oublié de demander des gages.

— C'est tout bénéfice, pensait Pailleux, qui du reste avait d'autres motifs encore d'être intérieurement satisfait de la Souillotte.

A la voir ainsi se trémousser, s'activer, s'éreinter aux plus durs travaux des champs, et cela dès le

surlendemain de la substitution de la masure de la Côte-aux-Loups, jamais personne n'eût soupçonné que quelques jours auparavant cette alerte et vaillante créature était devenue mère.

Sous ce rapport, les paysannes et les servantes stupéfieront toujours les dames de la ville.

Mais Marie-Rose !... la pauvre Marie-Rose avait tellement souffert depuis près de dix mois, tellement pleuré, tellement langui, que ses relevailles furent plus prolongées encore que celles des plus délicates princesses.

Le premier mois, elle dut garder le lit, par rigoureuse ordonnance du docteur.

Puis, janvier seulement arrivant, il lui fut défendu, durant le second mois, de franchir le seuil de sa chambre.

Février fut bien rude cette année-là ; la neige couvrit obstinément la terre, et le vent du nord fut à craindre même pour les plus robustes poitrines.

Marie-Rose fut suppliée de ne pas sortir encore, et par son père et par sa mère qui venaient la visiter longuement chaque jour, et par Pailleux, qui semblait vouloir se donner les airs d'un mari prévenant, mais qui, en réalité sans doute, avait quelques

secrètes raisons pour éloigner sa femme de la nouvelle demeure des vieillards. Elle fut suppliée surtout par la Souillotte qui, durant ce douloureux hiver, soigna jour et nuit sa jeune maîtresse ni plus ni moins qu'une sœur bien-aimée.

Bref, mars commença de reverdir les bourgeons des haies, avant que Marie-Rose eût encore mis les pieds à la masure de la Côte-aux-Loups.

La petite fille, cependant, n'était pas encore baptisée.

Suivant la vieille coutume bourguignonne, les grands parents devaient être parrain et marraine.

La cérémonie, sans cesse remise de semaine en semaine, afin que la jeune mère pût y être présente, avait été définitivement fixée au dimanche suivant.

Le samedi matin, Zacharie vint sans Simone.

— O mon Dieu ! demanda vivement Marie-Rose, est-ce que ma bonne mère serait malade?...

— Un peu... oui... non... ce n'est rien..., répondit le vieillard d'un air embarrassé.

— Je veux aller la voir... à l'instant.

— Y songes-tu?... par le temps qu'il fait!... non, ma fille... non!...

Il y eut un long combat.

De guerre lasse, Marie-Rose finit par céder en apparence.

Mais l'embarras du vieillard, sa précipitation à repartir, tout enfin, jusqu'à la tristesse de son adieu, l'avait frappée d'une instinctive inquiétude, lui avait épouvanté le cœur.

Sitôt donc que son père eut disparu au tournant du chemin, elle jeta vivement une mante sur ses épaules, descendit à grands pas l'escalier, chaussa les premiers sabots qui se trouvèrent sous son pied, et malgré la pluie qui tombait à torrents, malgré sa faiblesse, elle se lança en courant vers l'ancienne demeure de Pailleux.

A cette même heure, la Souillotte semblait en proie à une indécision extrême.

Deux ou trois jours auparavant, le hasard lui avait fait entendre certaine discussion entre Zacharie et Pailleux, discussion qui avait paru révolter profondément sa bonne et franche nature.

La veille, à l'insu de tout le monde, elle avait rendu visite aux deux vieillards; elle avait surpris et deviné bien des choses dont elle était depuis lors sincèrement affectée.

Le matin même, avant d'entrer chez sa fille, Za-

charie lui avait demandé d'un air étrange si *monsieur Pailleux* était à la ferme, et apprenant que *monsieur Pailleux* venait de sortir, il avait prié la Souillotte de lui faire dire de se rendre sans retard à la masure aussitôt qu'il serait de retour des champs.

La Souillotte avait fait mieux encore, elle venait d'envoyer querir Pailleux.

Mais en l'attendant, nous l'avons dit, elle semblait hésitante, anxieuse.

Soudain, elle aperçut Marie-Rose qui prenait en courant le chemin de la masure qu'habitaient, depuis près de quatre mois, ses parents.

A cette vue, la Souillotte sembla prendre tout à coup un grand parti, et rentrant d'un air résolu dans le cellier, contre la porte duquel elle était depuis un instant adossée :

— Pauvre chère maîtresse!... s'écria-t-elle. Que va-t-elle voir!... Quel coup pour son cœur!... Et ce Pailleux qui n'arrive pas... Ma foi, tant pis! Ça vaut peut-être mieux comme ça... Moi aussi j'irai, et de moi-même, à la Côte-aux-Loups... J'irai!

XII

— La masure de la Côte-aux-Loups —

Un jour nébuleux et lugubre pénètre faiblement à travers les rares carreaux épais de la seule fenêtre étroite de la masure de la Côte-aux-Loups.

Malgré le froid humide qu'il fait au dehors et qui filtre au dedans à travers les ais disjoints de la porte vermoulue, c'est à peine si deux maigres tisons achèvent de s'éteindre en fumant dans l'âtre.

La plus méticuleuse propreté règne dans l'unique salle basse de cette triste habitation; mais en dépit de tous les efforts, elle ne parvient pas à en dissimuler l'extrême pénurie, l'envahissante et mortelle misère.

Une antique armoire, un vieux bahut, une table boiteuse, quelques chaises de paille complètent, avec le lit à baldaquin rapiécé, le misérable ameublement de la misérable masure.

Dans ce lit, tousse et gémit tour à tour une vieille femme tellement amaigrie qu'on reconnaît à peine la Simone.

Elle relève souvent la tête, elle écarte les rideaux, elle se penche, elle écoute et regarde avec une anxieuse et fébrile attente.

Un pas s'approche enfin de la maison, la clef tourne dans la serrure, la porte s'ouvre, Zacharie paraît.

Hélas!... le robuste vétéran de l'hiver passé est presque aussi changé, presque aussi méconnaissable que sa fidèle et vieille compagne.

— Eh bien?... s'empresse de demander la Simone, en se laissant retomber comme anéantie sur l'oreiller.

Évitant de répondre encore, son mari court à elle, la recouche, la recouvre, lui prodigue ces mille soins touchants dont sont seuls capables les vieux soldats et les mères.

— Eh bien?... redemande la Simone.

— Il n'était pas à la ferme, répond Zacharie en hésitant, mais je lui ai fait dire de venir ici sitôt qu'il serait de retour.

— Quand ça?

— Bientôt... je l'espère... bientôt...

— Et dire qu'après votre conversation de l'autre jour, il ne s'est pas empressé déjà...

— Faut être juste... femme... il est dans son droit...

— Son droit !

— Oui. Lorsque nous avons consenti à demeurer ici, il a été convenu que nous lui abandonnions tout, à la seule condition qu'il nous servirait cent cinquante écus de rente, payables tous les six mois.

— Eh bien ?...

— Eh bien !... voilà quatre mois seulement d'écoulés depuis la convention; il en reste deux encore à attendre avant qu'il ne nous doive rigoureusement quelque chose.

— Attendre !... encore attendre !... Mais il sait bien que nous avons quitté la ferme en n'emportant rien autre chose que nos propres hardes ! Mais je suis malade, moi... bien malade !... Et toi, mon pauvre cher homme, tu ne vas guère mieux que moi !...

— Mais que voulais-tu donc que je fisse ? s'écria Zacharie avec un mouvement de colère aussitôt contenu. Un éclat ?... du scandale ?... pour que

notre fille pût prendre l'éveil, pour qu'elle voulût venir ici comme elle le voulait déjà ce matin, pour qu'elle découvrît, avant que nous n'eussions touché notre rente, où nous sommes et comment nous sommes? Mais, malade comme elle est elle-même, elle en serait morte du coup... c'est sûr !...

— Oh non ! fit à son tour la Simone en éclatant en sanglots ; non, souffrons en silence, mourons s'il le faut, mais que tout ce que nous avons enduré cet hiver ne vienne jamais à la connaissance de Marie-Rose !

Et la recrudescence du mal la fit retomber une seconde fois sur son lit de douleur.

De nouveau, Zacharie se précipita vers sa pauvre femme, se pencha longuement vers elle, et, sans ajouter un seul mot, l'embrassa au front.

Il y eut un silence.

— J'ai soif! reprit la Simone d'une voix encore affaiblie.

Le vieux soldat parcourut la salle basse d'un regard désespéré.

Puis enfin, se décidant à aller vers la cruche, il en rapporta un verre d'eau.

La Simone le but à longs traits pour étancher

du moins la fièvre ardente qui la dévorait ; et toussant plus encore, et plus encore se tordant dans les convulsions que venait de raviver la trop grande crudité de l'eau :

— Il ne vient pas ! gémit-elle de nouveau, il ne vient pas, cet homme ! il ne viendra jamais !... et il ne nous reste plus d'argent... rien... absolument rien !... Comment ferons-nous ?... J'ai besoin de bien des choses... je le sens !... Toi, mon pauvre homme, tu as froid... tu as faim, peut-être ? O mon Dieu !... mon Dieu !... comment nous procurerons-nous de l'argent ?...

— N'avais-tu pas commencé pour la voisine Justine cette quenouille de chanvre ?... dit le vieillard, en étendant son bras décharné vers le rouet qui, depuis le midi de la veille, restait inactif dans son coin.

— Oui... mais je ne puis en toucher le prix que quand elle sera terminée.

— Si je l'achevais... moi ?

—Toi... essaya de sourire la bonne femme étonnée ; toi, mon pauvre vieux... filer ?

— Pourquoi non ?

— Tu ne sais point...

— Bah! bah! nous autres, anciens soldats, nous avons appris à nous prêter à tout... et avec de la bonne volonté... Tu vas voir, ma vieille, tu vas voir...

Ce disant, et avec le plus d'apparence de gaieté qu'il pût, Zacharie approcha le rouet auprès du lit, s'assit gaillardement sur l'escabeau, campa son pied sur la planchette, et, tant bien que mal, aidé par les conseils de la Simone, parvint à mettre en mouvement et la manivelle et la quenouille.

— C'est qu'il va! disait la bonne femme en souriant aussi, mais de ce sourire qui est aux sourires ce que le soleil de décembre est aux autres soleils. Dans deux heures au plus, ce sera fini, et tu pourras porter la pelote chez la voisine... Jésus, mon bon Dieu... c'est qu'il file presque aussi bellement et vivement que moi!...

Puis, après un silence, s'accoudant sur le bord de la couchette, et avec une amère mélancolie dans le regard et dans la voix :

— C'est bien dur tout de même, reprit-elle, de voir ainsi travailler un vieux soldat et souffrir une pauvre vieille femme, tous deux misérables et seuls! quand toute leur vie ils ont été si aisés, si heureux!

quand, au lieu de cette vilaine masure, ils ont eu une belle et bonne ferme où tous les saints avaient leur fête, où jamais le malheureux n'était venu frapper en vain, où ils avaient droit d'espérer mourir comme ils avaient vécu, sous les baisers de leur enfant et sous le regard du bon Dieu! C'est bien dur, tout de même... oh! oui... c'est dur!...

A ce souvenir, des larmes tombèrent tout à la fois et des yeux de la Simone et des yeux de Zacharie.

Puis tous deux se tendirent la main et se la serrèrent en silence.

FIN DU PREMIER VOLUME.

NOUVELLES PUBLICATIONS :

DUMAS. (Mémoires d'Alex.). 29 v.
El Salteador . . . . 3 v.
La comtesse de Charny . 14 v.
Catherine Blum. . . . 2 v.
Isaac Laquedem, parus . 5 v.
Le Pasteur d'Ashbourn . 6 v.
Le capitaine Richard . . 3 v.

MONTÉPIN. Confessions d'un Bohème . . . . 4 v.
Le vicomte Raphaël . . 5 v.
Les Oiseaux de nuit . . 3 v.
Les premières noces . . 2 v.
La reine Émeraude . . 3 v.
Un roi de la mode . . 2 v.
Le fil d'Ariane. . . 2 v.
Le château des Fantômes . 3 v.
Sœur Suzanne. . . 4 v.

MAURAGE. Madame de Châteaubriant . . . . 3 v.
La duchesse d'Étampes . 3 v.
Diane de Poitiers . . . 3 v.
La marquise de Rumini . 2 v.

MIRECOURT. Ninon de Lenclos 6 v.

LURAUD. Suzanne Duchemin. 2 v.

PONSON DU TERRAIL. Diane de Lancy . . . . 2 v.

MERY. Une histoire de famille 2 v.

HARRISON AINSWORTH. La chambre étoilée 3 v.

MAZET-LEBEGUE. (Mme) La fille d'honneur 3 v.

J. LEBEGUE ET ANQUETIL. Monsieur Benoit 4 v.

MAYNE REID. Les Chasseurs de Chevelures . 4 v.

C. FALLOIS. Gaston et Marie 1 v.

L. GAUDIN. Le Capitaine Plouvier. . 2 v.

DE SAINT FELIX. Les nuits de Rome 2 v.

J. DICKENS. Contes de Charles Dickens . 1 v.

FAZARD. Aventure en Russie 1 v.

A. ROBERT. Jean qui pleure et Jean qui rit . . . 2 v.
Le lord de l'Amirauté. . 3 v.

H. DE KOCK. Les confessions d'une jolie femme . . 2 v.
Les Lorettes vengées . . 2 v.
Minette . . . . . 2 v.

P. DE KOCK. Les Étuvistes 3 v.
Un Monsr très tourmenté 2 v.
La Mare d'Autenil. . . 3 v.

CHAMPFLEURY. Madame d'Aigrizelles . . . . . 1 v.

MAQUET. La belle Gabrielle. 10 v.
Le comte de Lavernie . 6 v.

SOUVESTRE. Le Chasseur de chamois . . . . 1 v.
Scènes et récits des Alpes. 1 v.

GONDRECOURT. Prétendants de Catherine. . . 4 v.
Le baron la Gazette . 3 v.
Mademoiselle de Cardonne 2 v.

DESLYS. La dernière Grisette 1 v.
La Jarretière rose. . 2 v.

MURGER. Hélène . . . 1 v.
Les Buveurs d'eau . 1 v.

SAND. La Filleule 3 v.

FOURNIER. Un drame en famille 3 v.
Le chevalier d'Estagnol . 6 v.

BERTHET. Garçon de banque 1 v.
Les Plaies de famille. 2 v.

SUE. Lermond Duplessis 4 v.
Mystères du peuple, parus 16 v.

CH. REYBAUD (Mme) La dernière Bohémienne 2 v.

MEURICE. La Famille Aubry 2 v.

C. BERRI. La Conquête d'un Louis 1 v.

PAUL FEVAL. Le champ de bataille 2 v.
La Lueur de tigres . 2 v.

COMTESSE DASH. Le Neuf de pique 2 v.

TOPFFER. Voyage en zig zag 1 v.